



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

MEMOIRES INEDITS
DE
L'AMIRAL TCHITCHAGOFF.

CAMPAGNES DE LA RUSSIE EN 1812

CONTRE

LA TURQUIE, L'AUTRICHE ET LA FRANCE.

BERLIN 1855.
F. SCHNEIDER ET COMP.
UNTER DEN LINDEN 19.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1964

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1964

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1964

L'amiral Tchitchagoff, capitaine de vaisseau sous Catherine II, ministre de la marine, général en chef de l'armée de Moldavie, gouverneur des Principautés Danubiennes sous Alexandre, se retira des affaires en 1814, et employa le reste de sa vie à écrire loin de son pays „ce qu'il avait pu voir et cru savoir“ dans sa longue carrière militaire et politique. Ses Mémoires, écrits en français, rectifieront bien des erreurs et feront connaître, pour la première fois, un grand nombre de faits curieux.

La dernière partie des Mémoires de l'amiral contient un récit détaillé des affaires de Turquie en 1812 et de la campagne de Russie. Cette période importante de l'histoire contemporaine est restée obscure sur bien des points. Ainsi, on ne comprend guère qu'au moment même où Napoléon allait entrer en Russie, les Turcs aient pu consentir à céder aux Russes, par le traité de Bucharest, une partie de leur territoire. On ne sait à quoi s'en tenir sur cette diversion en Illyrie et en Dalmatie, projetée, dit-on, contre la France par Alexandre. La conduite de l'Autriche dans la campagne de Russie est fort équivoque. Enfin, on ne s'explique pas que les quatre armées russes, qui pouvaient se réunir sur la Bérésina, ne soient pas venues, au moment décisif, assurer la ruine de l'armée française.

Les historiens russes doivent être, sur tous ces points, les mieux renseignés; mais la véracité ne leur est pas permise. Quant aux autres, ils ignorent nécessairement le détail des faits, et en sont réduits aux hypothèses pour s'expliquer les événements.

Dans les Mémoires de l'amiral Tchitchagoff, tous ces problèmes d'histoire sont résolus par des faits, que confirment des documents inédits et authentiques. L'historien est l'un des généraux de cette grande guerre, dont il avait vu, pendant les huit années de son ministère, les causes naître et se développer. Ajoutons qu'il a écrit avec indépendance, et sous la protection de la liberté. Ceux qui l'ont connu savent combien son esprit était pénétrant, son caractère droit et inflexible. Nous ne pouvons ici raconter sa vie, qui donne à ses récits une autorité imposante; mais le cachet de la vérité qu'il a imprimé à ses Mémoires suffit pour convaincre de l'exactitude des faits qu'il rapporte. On en jugera par quelques extraits.

I.

AFFAIRES DE TURQUIE EN 1812. — DIVERSION PROJÉTÉE CONTRE NAPOLEON.

La campagne de 1812 allait s'ouvrir. Une armée qui réunissait le contingent de toutes les puissances continentales était aux portes de la Russie. La guerre était le sujet de toutes les conversations, et les dames russes faisaient de la charpie dans leurs salons. Cependant, on ne parlait point de guerre au conseil. Enfin, le 17 avril, le bruit se répandit à Pétersbourg du départ prochain de l'Empereur pour Wilna; la garde impériale était déjà partie. L'amiral Tchitchagoff, en sa qualité d'officier attaché spécialement à la personne de l'Empereur crut devoir aller le lendemain lui demander ses ordres. L'Empereur lui annonça qu'il partait sous deux ou trois jours, et lui parla avec amertume du traité d'alliance offensive et défensive que l'Autriche venait de conclure avec Napoléon. On savait déjà que la Prusse avait été forcée de signer un traité semblable. Laissons la parole à l'amiral.

„Je proposai alors à l'Empereur de faire une forte diversion, qui serait en même temps dirigée contre les nouvelles possessions françaises en Illyrie et en Dalmatie. Je lui disais: „Votre Majesté pourra employer à cela l'armée du Danube, qui se trouve en Valachie, et tirer parti de toutes les ressources que nous offrent la Moldavie et la Servie, dont les habitants, ainsi que les Monténégrins, déjà fort attachés à la Russie par la conformité de croyance, seront prêts à nous seconder.“

„L'Empereur m'écouta avec complaisance, et, soit qu'il se fût déjà occupé de cette idée, soit qu'il la trouvât admissible, il me témoigna son approbation, ajoutant qu'il était décidé à faire cette tentative. „Mais, dit-il, la paix avec la Turquie n'avance pas; les excès de nos troupes en Moldavie et en Valachie ont exaspéré les habitants; l'indolence et l'intrigue président à tout, de ce côté. D'ailleurs, je ne crois pas que le chef actuel (général Koutousoff), l'auteur de tous ces maux, soit capable d'obtenir des résultats qui demandent de l'énergie, de la bonne volonté et de la célérité dans l'exécution.“

„Je me permis de demander à l'Empereur s'il avait communiqué au général quelques-unes des idées dont nous venions de nous entretenir. Je pensais qu'aussitôt que Koutousoff verrait s'ouvrir devant lui ce vaste champ de gloire, il s'empresserait de seconder les vues de Sa Majesté, et d'agir avec toute l'énergie nécessaire. „Jusqu'à présent il n'en sait rien, répondit l'Empereur; et s'il faut en juger par son âge avancé et par le caractère que je lui connais, je ne le suppose nullement propre à conduire à fin une entreprise de cette nature. D'ailleurs, le temps presse et ce qu'on en perdrait en correspondances et en indécisions ferait manquer la campagne.“ — „Dans ce cas, repris-je, Votre Majesté ferait peut-être bien de lui envoyer une personne de confiance, munie d'instructions suffisantes pour aplanir toutes les difficultés, et qui reviendrait promptement rendre compte à Votre Majesté de l'état des affaires et de ce qu'on peut attendre des dispositions du général en chef.“

„Fort bien, répliqua l'Empereur; mais quelle sera cette personne de confiance?“ — Et après un instant de réflexion: „Si je vous donnais cette mission, dit-il, voudriez-vous vous en charger?“ — Surpris de cette proposition, je représentai à Sa Majesté qu'étant, en ma qualité d'amiral, du même grade que Koutousoff; qu'étant en outre attaché à la personne de mon souverain, j'aurais plutôt l'air d'aller surveiller et diriger les opérations que d'être simplement porteur des ordres de

mon maître; que cela ne manquerait pas de porter ombrage au général et de produire un mal certain, au lieu d'amener un bien probable; que si Sa Majesté voulait charger de ce message un de ses aides-de-camp, ou tout autre officier intelligent, elle atteindrait beaucoup plus sûrement son but.“ — L'Empereur me répondit: „Je vais m'en occuper; faites aussi vos réflexions et revenez demain à la même heure.“

„Le lendemain à midi j'étais au palais, bien résolu, toute réflexion faite, à prier Sa Majesté de me dispenser de cette mission. J'étais convaincu que je n'obtiendrais aucun bon résultat et que je m'attirerais une foule de désagréments.

„Eh bien! dit l'Empereur en me voyant arriver, mon parti est pris; le voici: le projet en question est très compliqué. Il s'agit de terminer ces interminables négociations avec la Porte, et de l'engager à une alliance offensive et défensive, — ou sinon de reprendre les hostilités avec vigueur pour l'y contraindre dans le plus bref délai. La flotte de la mer Noire sera employée comme une menace, et en cas de besoin, elle agira. On aura soin en même temps de travailler l'esprit des Grecs et de tous les peuples qui gémissent sous le joug ottoman et qui nous sont attachés par la conformité de religion, ainsi que par d'antiques liens. Une diversion devra être dirigée du côté de la Dalmatie, par terre ou par mer, suivant les facilités qu'on obtiendra des Turcs par le traité d'alliance; en conséquence, il faudra entrer en relations avec les Anglais stationnés dans l'Adriatique et s'entendre avec eux pour les opérations et quant aux secours qu'ils pourraient nous donner de ce côté. Enfin, il est essentiel d'organiser ou de maintenir l'administration de la Moldavie et de la Valachie. — Je vous ai choisi pour exécuter ce plan. Je vais jeter sur le papier mes idées; vous les ferez rédiger, et demain matin vous me les présenterez pour que je les signe. Vous vous rendrez ensuite à votre poste dans le plus court délai.“

„L'Empereur, avant de me congédier, me remit un long mémoire, contenant les plaintes des malheureux habitants de

la Moldavie et de la Valachie contre l'armée du général Koutousoff. J'en ai vérifié l'exactitude sur les lieux et j'ai appris qu'à toutes les représentations, Koutousoff répondait: „Je leur laisserai les yeux pour pleurer.“ L'Empereur ajouta en me donnant ce mémoire: „*Je ne puis souffrir plus longtemps de semblables horreurs.*“

„Je me rendis immédiatement chez le chancelier, comte Romanzoff, qui me mit bientôt au fait des négociations de Bucharest. A peine étais-je rentré chez moi, que je reçus les instructions autographes et très détaillées de l'Empereur. La rédaction en était lumineuse, et je n'eus guère qu'à les faire mettre au net. Elles étaient accompagnées d'un rescrit impérial qui me nommait commandant en chef de l'armée du Danube et de la flotte de la mer Noire, ainsi que gouverneur-général de la Moldavie et de la Valachie. Le lendemain, je présentai ces instructions à l'Empereur. Il les signa et me dit en me les remettant: „Quant à l'administration des deux Principautés et à la manière de traiter les populations et de réparer les excès commis, je ne vous fais aucune recommandation, sachant que vous êtes le plus grand ennemi de l'arbitraire. „Paroles qui, sortant de la bouche d'un prince dont le pouvoir était absolu, sont le plus bel éloge de son caractère. Pour moi, je m'en honore et y attache plus de prix qu'à toutes ses autres récompenses.

„Les instructions d'Alexandre étaient conçues en ces termes:

„Lorsque vous serez arrivé au lieu de votre destination, que vous aurez pris le gouvernement des Principautés de Moldavie et de Valachie et le commandement en chef de l'armée du Danube et de la flotte de la mer Noire, votre première obligation sera de bien examiner le mode d'administration actuellement existant dans ces Principautés et de faire toutes les dispositions que, dans votre sagesse, vous jugerez propres à alléger la situation des habitants et à leur inspirer de l'attachement à notre sceptre. Vous ferez servir à l'avantage de nos intentions toutes les ressources que vous y trouverez.

„Pour l'administration des affaires civiles, vous aurez à nommer et à révoquer les employés comme vous le jugerez à propos. Votre choix pourra se déterminer pour les Russes comme pour les indigènes, et vous nous ferez le rapport des changements les plus marquants que vous aurez faits dans cette partie. En cas que la nécessité vous obligeât d'avoir recours à quelqu'un de nos gouvernements limitrophes de ces contrées, les ordres sont déjà donnés pour que l'on ait à satisfaire à toutes vos demandes.

„Tandis que vous vous occuperez à établir un meilleur ordre dans les affaires civiles, il y a deux articles soumis à toute votre sollicitude, et qui ne souffrent aucun délai:

„Le premier consiste dans les circonstances politiques actuelles, lesquelles ajoutent une importance majeure aux fonctions dont vous êtes chargé. Les pourparlers relatifs à la paix avec les Turcs devront particulièrement captiver votre attention.

„Le second article a rapport à l'armement des peuples de ces contrées qui pourront ainsi appuyer nos opérations militaires.

„En conséquence du premier article, nous croyons utile de vous faire observer que la conduite astucieuse de l'Autriche, qui vient de s'unir avec la France, oblige la Russie d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour déjouer les intentions hostiles de ces deux puissances. Le plus important est d'utiliser en notre faveur le génie militaire des peuples d'origine slave, tels que ceux de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de Monténégro, de la Croatie, de l'Illyrie, lesquels, une fois armés et organisés militairement, pourront coopérer puissamment à nos opérations.

„Les Hongrois, mécontents des procédés de leur gouvernement actuel, nous offrent aussi un excellent moyen d'inquiéter l'Autriche, de faire diversion à ses idées hostiles et, par conséquent, d'affaiblir ses ressources.

„Tous ces peuples, réunis à nos troupes régulières, forme-

ront une milice assez imposante, non-seulement pour prévenir les intentions hostiles de l'Autriche, mais encore pour opérer une diversion marquante sur l'aile droite des possessions françaises, et nous donner un moyen assuré de porter nos coups du côté de Nissa et de Sophia.

„Le but de cette diversion contre la France doit être d'occuper la Bosnie, la Dalmatie et la Croatie, et de diriger leurs milices sur les points les plus importants des bords de la mer Adriatique, et plus particulièrement sur Trieste, Fiume, Bocca di Cattaro, etc., afin d'y établir, selon l'opportunité, des relations avec la flotte anglaise, et de faire tous nos efforts pour attiser les mécontentements du Tyrol et de la Suisse, et agir en commun avec ces courageuses populations, mécontentes de leur gouvernement actuel.

„Vous devez employer tous les moyens possibles d'exalter les populations slaves pour les amener à notre but; par exemple, vous leur promettrez l'indépendance, l'érection d'un royaume slave, des récompenses pécuniaires pour les hommes les plus influents parmi eux, des décorations et des titres convenables pour les chefs et pour les troupes. Enfin, vous ajouterez à tous ces moyens ceux que vous jugerez les plus propres à les gagner, les plus conformes aux mœurs des peuples et aux circonstances présentes. L'ordre à établir dans l'administration civile de ces contrées est remis à votre pénétration et à votre sagesse.

„Si, avant votre arrivée au lieu de votre destination, la paix avec les Turcs se trouve déjà signée, vous y ferez ajouter un traité d'alliance offensive et défensive. Comme nos relations avec la cour d'Autriche sont changées, il est probable que les conditions de paix devront être aussi modifiées. Il faudra exiger que les Turcs, non-seulement ne mettent aucune opposition aux secours que nous pourrions recevoir des Serviens et des autres peuples chrétiens soumis à leur empire, mais encore qu'ils témoignent une disposition franche et volontaire à faire usage de tous les moyens qui sont en leur pouvoir, pour agir

aussi contre nos ennemis communs. Pour les persuader plus sûrement, on peut leur insinuer qu'on leur rendra, après la soumission des ennemis, les républiques de Raguse et des îles Ioniennes, qu'ils possédaient autrefois.

„Les choses étant ainsi, vous pourrez, pour compléter au plus tôt et plus aisément les articles additionnels du traité de paix, vous pourrez, dis-je, employer, si vous le jugez utile, MM. Italinski et Barozzi. A cet effet, vous les expédiez à Constantinople, afin de travailler à faire consentir la Porte aux propositions qui lui seront faites et à lui persuader que, son alliance avec la Russie lui faisant de la France le plus dangereux ennemi, il ne lui était pas moins indispensable qu'à nous de prendre intérêt aux succès de nos armes contre Napoléon.

„Au reste, les moyens que nous proposons auront pour elle l'avantage qu'elle n'aura pas à faire usage de ses troupes, et par conséquent à essuyer des pertes.

„Si, après tout cela, la paix avec les Turcs n'avait pas lieu, il faudrait chercher à répandre l'influence de toutes vos suggestions dans toutes les parties de l'Empire ottoman. Il faudrait exciter les Grecs à secouer le joug des Turcs, qui leur est insupportable. Il faudrait entrer en pourparlers avec Ali-Pacha, lui faire espérer son indépendance et le titre reconnu de Roi d'Épire. Il faudrait jeter des proclamations chez les Albanais, et, à la faveur surtout d'une paie suffisante, en former une milice particulière. Si l'on ne pouvait gagner ainsi Ali-Pacha, il faudrait alors employer tous les moyens de le renverser et d'établir un pouvoir qui nous serait plus favorable.

„Les autres moyens propres à répondre à notre but s'offriront d'eux-mêmes à votre pénétration lorsque vous serez entré en fonctions, et je ne doute pas que vous n'en tiriez parti.

„Quant aux dispositions militaires, soit dans l'armée, soit dans la flotte, nous vous autorisons à faire toutes les modifications que les circonstances, les ressources locales et votre jugement vous^s feront paraître utiles et propres à seconder les intérêts du service.

„Quant à l'organisation militaire de ces peuples, il faudra, ce me semble, se conformer à celle de leur pays. Cependant, si les principes de la discipline militaire peuvent être introduits, ne fût-ce que partiellement chez ces peuples, on devra en profiter et ne pas perdre de vue cette vérité, c'est que l'ordre et la régularité sont utiles partout, et particulièrement au succès des opérations militaires. Les munitions de guerre, comme fusils, gibernes, cartouches, etc., seront demandées à l'Angleterre et fournies probablement par la voie de leur flotte, qui se trouve sur la mer Adriatique; il en sera de même de la somme d'argent qu'exigeront les besoins indispensables.

„Pour appuyer cette milice slave, il sera nécessaire de lui donner le nombre d'infanterie que vous croirez suffisant, avec une cavalerie et une artillerie convenables. Vous ne perdrez pas de vue que nous devons rester en toute sûreté sur la défensive contre la Porte, dans le cas où la guerre n'aurait pas cessé.

„Nous tâcherons aussi d'obtenir des Anglais des secours maritimes pour faire une invasion dans les endroits où sera dirigée notre attaque, par exemple aux bouches du Cattaro, à Trieste, à Fiume, à Raguse, etc., et, de plus, on demandera que l'on presse le blocus de Corfou, pour rompre toute communication avec la Turquie.

„On peut espérer que les troupes qui se trouvent en Sicile y agiront aussi. A cet effet, vous aurez à vous mettre en rapport, à la première occasion possible, avec les chefs des forces de terre et de mer, à tâcher d'établir avec eux des relations, autant qu'il sera possible.

„En vous donnant ces courtes instructions, qui contiennent les traits principaux des opérations qui vous concernent, nous espérons que l'inspection des localités vous donnera de nouvelles idées pour la recherche des moyens propres à repousser les ennemis qui se sont armés contre nous.

„Le zèle que nous vous reconnaissons pour notre personne nous est un gage que vous justifierez le choix que nous avons

fait de vous pour le poste important que nous vous confions, et vous est une garantie de la confiance que nous avons en vous.

„Le 19 avril 1812, Saint-Petersbourg.“

L'amiral quitta Pétersbourg le 2 mai et arriva à Jassy le 11. Mais, dans l'intervalle, Koutousoff, voyant que l'honneur de signer la paix allait lui être enlevé, renoua les négociations et se hâta de conclure un traité qui ne répondait pas aux intentions nouvelles de l'Empereur. L'amiral raconte ainsi l'origine et les résultats de cette guerre :

„La guerre avec la Turquie avait commencé en 1806, par suite d'un coup de tête ministériel. La Porte avait déposé les hospodars, princes Ipsilanti et Moronzi, sans avoir égard à son traité avec la Russie, d'après lequel cette dignité leur était garantie pour sept ans. On supposait, en outre, le gouvernement turc disposé à entrer dans les projets de Napoléon contre la Russie. Or, le ministre russe, M. Italinski, venait d'obtenir du Divan une entière satisfaction, lorsqu'il apprit l'invasion des Principautés par une armée russe. Il déclara que le fait était impossible, et il ne fut désabusé qu'après avoir reçu officiellement la nouvelle. Cette attaque, faite si mal à propos, était le résultat d'une bévue du baron Budberg, qui venait de remplacer aux affaires étrangères le prince Czartoriski. C'était un militaire insignifiant, que sa qualité d'Allemand avait fait choisir par Paul I^{er} pour être un des menins du grand-duc Alexandre. N'ayant pas la tête assez forte pour distinguer les différents cabinets de l'Europe, quand il dictait une dépêche pour le ministre russe en Danemark, il ne lui parlait que des affaires de Suède, et s'il écrivait à notre ministre en Hollande, il n'était question que du Danemark. Je tiens ces faits de son secrétaire d'ambassade, M. Alopeus, homme d'esprit et de talent, qui avait bien du mal à rectifier toutes ces incohérences. — Pour son début au ministère, Budberg extorqua à l'Empereur l'autorisation d'attaquer les Turcs, au moment même où le motif de la querelle avait disparu. C'est ainsi que

commença cette guerre qui devait coûter à la Russie tant d'hommes et tant d'argent, et cela, au moment même où elle avait besoin de concentrer toutes ses forces pour résister à Napoléon.

„Lorsque Koutousoff se fut emparé du camp des Turcs, sur la rive droite du Danube, pendant que le grand-visir et l'armée active étaient sur la rive gauche, on signa des articles préliminaires, qui donnaient à la Russie le Siret pour frontière et faisaient rentrer la Servie sous la domination turque. La paix devait être signée dans un délai de dix jours; mais pendant que les négociations de Giurgewo avançaient à pas de géant, le plénipotentiaire turc Galib-Effendi reçut une lettre autographe du Grand-Seigneur, qui désapprouvait les préliminaires de paix et l'invitait à travailler, à l'insu du grand-visir, pour que les forteresses d'Ismail et de Kilia lui fussent rendues, et que la Russie n'obtînt sur la rive gauche aucun point qui pût lui livrer l'une des quatre embouchures du Danube. Galib-Effendi obtint ces modifications, et le traité fut conclu; mais une lettre d'Alexandre, arrivée à Bucharest le 30 décembre 1811, refusa d'accéder aux changements accordés, et déclara que l'armée turque de la rive gauche serait prisonnière de guerre. Aussitôt la conférence de Bucharest fut rompue, sans que, toutefois, les plénipotentiaires turcs, qui restèrent encore quatre mois à Bucharest, cessassent de négocier.

„Les affaires en étaient là, lorsque Koutousoff, averti que j'allais le remplacer, fit dire aussitôt aux Turcs de signer les préliminaires tels qu'ils étaient, et les expédia à l'Empereur. Les Turcs ne comprenaient rien à cette précipitation. Pour moi, persuadé que la paix serait agréable à la Russie et à ses alliés, j'en fus aussi charmé que si elle n'eût pas été le résultat d'une petite intrigue et que si Koutousoff ne m'eût pas empêché, par jalousie, d'y contribuer moi-même plus directement. Voulant en laisser tout l'honneur à Koutousoff, je l'engageai à rester quelques jours de plus pour signer le traité définitif.

„Cependant, ce traité, trop brusquement conclu, avait des inconvénients. D'abord, il ne stipulait point cette alliance offensive et défensive contre Napoléon, que l'Empereur m'avait ordonné de conclure avec la Turquie. Ensuite, il ne contenait pas les conditions avantageuses qu'on aurait pu obtenir. Ainsi, j'ai su que les plénipotentiaires turcs avaient ordre de céder sur tous les points; on aurait donc pu obtenir la rivière du Siret comme frontière de la Bessarabie. Si Galib-Effendi avait obéi aveuglément aux instructions du grand-visir, il nous eût abandonné toutes les positions occupées par nos armées; nous y gagnions les clefs de l'Asie, le chemin qui conduit aux provinces les plus riches de la Turquie asiatique et à ses mines. Enfin, le traité de Bucharest livrait la Servie aux vengeances de la Porte.

„Depuis plusieurs années, les Serviens combattaient pour leur indépendance. Pleins de confiance dans la Russie et voulant rester fidèles, ils avaient à plusieurs reprises refusé la médiation de la France et de l'Autriche. Ils furent les premières victimes du traité de Bucharest, qui stipulait que toutes leurs places fortes seraient remises aux Turcs, leurs éternels oppresseurs, et alors animés du désir de la vengeance. Ils espérèrent d'abord que le traité ne serait point ratifié par l'Empereur; mais plus tard, au moment où ils se disposaient à se réunir à moi pour opérer la diversion projetée contre l'Illyrie, ils reçurent la nouvelle imprévue de la ratification du traité. Elle leur parut d'abord incroyable et ils passèrent de l'étonnement à l'indignation, et de l'indignation à une consternation générale. Je fis tout ce que je pus pour les rassurer et les calmer; je leur offris de la poudre et des armes, et chargeai M. Italinski de solliciter énergiquement auprès de la Porte, pour qu'ils n'eussent pas à subir le ressentiment du dignitaire turc chargé de les gouverner.“

On admet généralement que le traité de Bucharest a été acheté par l'Angleterre, qui voulait rendre disponible, pour la guerre qui allait éclater, l'armée russe de Moldavie. Nous

ne trouvons, dans les Mémoires de l'amiral Tchitchagoff, rien qui contredise formellement cette opinion. Toutefois, on remarquera que les Turcs étaient fort désireux de la paix et disposés à des sacrifices plus grands que ceux que leur imposa le traité. On n'oubliera pas non plus qu'Alexandre voulait davantage, et se croyait en mesure d'exiger une alliance offensive et défensive. Peut-être la précipitation de Koutousoff fut-elle la seule cause qui empêcha de la conclure. Il fallut entamer de nouvelles négociations qui ne réussirent point.

L'amiral trouva les Principautés dans un état déplorable, et la discipline presque détruite dans l'armée.

„En traversant la Moldavie et la Valachie, je remarquai des habitations abandonnées, et j'appris que leurs propriétaires, pour échapper aux réquisitions des autorités et aux vexations du soldat, avaient abandonné le pays et que d'autres erraient dans les bois. Ces émigrations avaient surtout lieu pendant le cantonnement des troupes. La discipline était tellement relâchée, que le pillage était à l'ordre du jour et que les militaires prenaient, chez les négociants, tout ce qui était à leur convenance. Je me vis obligé d'infliger des châtimens exemplaires à des soldats de ma garde d'honneur, qui avaient enlevé des provisions dans des maisons contiguës à la mienne. Mais faut-il s'étonner de la licence des soldats, quand le général Koutousoff, ne s'occupant que de ses plaisirs, se gênait si peu lui-même, qu'un jour il fit enlever, par ses affidés, un membre du Divan de Valachie, mari d'une de ses maîtresses, et le fit sortir du pays? Prodigue de complaisances envers ses maîtresses, il accordait à leurs amis et protégés l'exemption des droits des douanes du Danube. Les caravanes venant d'Andrinople font, de ces douanes, une véritable source de richesses; mais elle était tarie par cette contrebande autorisée et par les dilapidations des employés qui mangeaient le reste. — Aussi, dans ces Principautés si fertiles, qui, avec la Bessarabie et le district des Rayas, pouvaient produire vingt millions de roubles, on se trouvait sans numéraire et sans provi-

sions, et la Russie était obligée d'entretenir et de solder à ses frais son armée.

„Lorsque, sous Catherine II, Romanzoff et Potemkin occupaient ces contrées, ils se bornaient à adresser leurs demandes au Divan et à faire exécuter ses décisions, en réprimant au besoin les concussions des employés indigènes. Les troupes vivaient dans l'abondance, et l'habitant, qui n'était ni foulé ni opprimé, s'accoutumait de jour en jour à aimer le gouvernement russe. — Mais les temps étaient bien changés ! En entrant dans les Principautés, en 1806, on commença par en dénaturer et en compliquer l'administration. On créa un président unique pour les deux Divans de Moldavie et de Valachie, puis, comme il ne pouvait être à la fois à Bucharest et à Jassy, on lui adjoignit deux vice-présidents. On créa bientôt des conseillers réviseurs, des secrétaires, des interprètes et toute une légion de petits employés. Les dépenses du Divan furent ainsi quadruplées et les abus de tout genre se multiplièrent à l'infini.

„Lorsque, par exemple, l'armée faisait une demande de cinquante chariots à deux bœufs, le Divan en mettait deux cents en réquisition ; le vistiar (ministre des finances) en ajoutait cinquante pour sa part ; les ispramniks, chargés de l'exécution, grossissaient aussi le chiffre, de sorte qu'une demande de cinquante chariots amenait d'ordinaire une réquisition de cinq cents. Alors les habitants ne pouvant suffire à de telles exigences, demandaient et obtenaient qu'on se contentât du nombre nécessaire ; pour l'excédant, on les taxait à deux ou trois ducats par bœuf d'attelage, et on se partageait cet argent. — Toutes les autres réquisitions se faisaient dans la même proportion. Ainsi, la première fois que je vis faire une demande de fourrage, elle me parut au moins triple de ce qu'elle devait être. J'interrogeai aussitôt l'intendant, qui m'apprit qu'elle était faite d'après les bases établies à l'époque où l'armée, commandée par le maréchal Kaminski, était forte de cent vingt mille hommes. Je réduisis la demande au tiers, et

j'enjoignis de ramener désormais toutes les demandes au niveau des besoins réels.

„L'armée était depuis quatre ans dans les Principautés, et, cependant, on n'avait pas même levé la carte du pays. On se contentait des cartes ordinaires pour régler la distribution des troupes. Lorsque je donnai l'ordre de faire une carte, on me répondit qu'on n'avait pas d'instruments.“

Au bout de trois mois la discipline était rétablie, la concussion en grand devenue impossible. Les charges du pays diminuèrent des deux tiers, et les habitants soulagés en revinrent à leur vieille sympathie pour les Russes. Les douanes du Danube, au lieu d'enrichir quelques particuliers, alimentèrent la caisse de l'armée, qui bonifia, en cinquante jours, de plus de sept millions de francs. — L'amiral avait à lutter contre de vieilles habitudes de corruption; mais il était vigilant, peu facile à tromper, d'une droiture inflexible, et il avait su s'entourer d'hommes habiles, tels que MM. de Stourza, Capo d'Istria et le métropolitain Ignace. MM. de Stourza étaient des Moldaves établis en Russie. Quant à Capo d'Istria, c'était un avocat de Corfou, alors simple surnuméraire d'ambassade en Russie, dont l'amiral avait deviné le talent politique en lisant une lettre qu'il écrivait de Vienne à un ami; l'amiral commençait la fortune de ce jeune homme en le choisissant pour chef de sa chancellerie. „Le métropolitain Ignace était un homme sans préjugés, qui avait vécu auprès d'Ali-Pacha, s'était brouillé avec lui et lui avait résisté par la force. Son influence s'étendait jusque sur la Turquie et la Grèce. Une intrigue de prêtres qui, pour avoir sa place, l'accusaient d'avoir mangé de la viande, avait amené un ordre de l'interner en Russie, quand l'amiral arriva et le retint auprès de lui.“

Cependant Alexandre voulait encore amener la Porte à un traité d'alliance offensive et défensive. Il essaya de la décider en l'effrayant par la révélation des projets de Napoléon, et il écrivit à ce sujet à l'amiral, en date de Wilna, 13—25 mai, la

lettre suivante. Elle est, ainsi que toutes celles d'Alexandre que nous citerons, autographe et écrite en français. Les originaux ont été, après la mort de l'amiral et par son ordre, remis aux mains de l'Empereur Nicolas; mais nous en avons la copie textuelle dans les Mémoires:

„Si la paix se trouve signée, nous acquérons sans contredit de grands avantages dans l'état actuel des choses; mais il ne faut pas se dissimuler que cette paix présente aussi ses inconvénients. Le général Koutousoff a négligé un point très important; c'était de n'offrir les concessions par nous faites dans ce traité qu'à condition d'une alliance offensive et défensive. Cette alliance seule pouvait nous dédommager de la gêne qui résultera de cette paix dans nos rapports avec les Serviens et les nations slaves, rapports importants pour nous, surtout à l'époque actuelle. Si donc un moyen pouvait encore se présenter pour obtenir cette alliance avec la Porte et sa coopération, surtout par les Serviens et les nations slaves, contre la France et ses alliés, il ne faudrait rien négliger à cet effet. Cependant, n'oubliez jamais que ce n'est pas par des complaisances qu'on obtient quelque chose des Turcs. Ils les attribuent chaque fois à la faiblesse et au besoin qu'on a d'eux. Les papiers que le chancelier vous envoie et ceux que vous trouverez au quartier-général vous en donneront mainte et mainte preuve; c'est en leur présentant une perspective de danger vrai ou feint, pourvu qu'il soit de nature à produire sur eux la peur, qu'on obtient d'eux ce qu'on désire.

„Sous ce rapport, les instructions de M. F..., qui me les a lues, serviront beaucoup. Le prince royal de Suède fait part aux Turcs du plan de Napoléon, en citant les canaux par lesquels il s'en trouve en possession; ce sont d'anciennes liaisons avec les personnes les mieux instruites auprès de Napoléon auxquelles il les doit. Ce plan, d'après le dire du prince royal, consiste à frapper un coup rapide sur la Russie et à la forcer à une prompte paix, en exigeant d'elle en même temps cent mille hommes de troupes auxiliaires. Avec cette masse ajoutée

à son armée, Napoléon se dirigerait d'abord contre la Turquie, pour lui enlever Constantinople et y fonder le trône de son empire d'Orient, qu'il a l'idée de réunir sur sa tête à celui d'Occident. Pendant ce temps, les forces disponibles qu'il a en Italie, en Illyrie et dans les îles Ioniennes, se porteraient sur l'Egypte, où il persévère à rétablir la domination qu'il y avait fondée autrefois. Finalement, de Constantinople il doit avoir le projet de diriger ses forces, comme celles de ses auxiliaires, par l'Asie-Mineure sur le Bengale, pour donner le coup de grâce à l'Angleterre.

„D'après ce vaste plan dans lequel la destruction de l'empire Turc est décidée, vous voyez que la mission de M. F... ne nous est pas inutile; son caractère personnel peut ne pas y être trop propre, mais il vaut mieux encore s'exposer à cet inconvénient que blesser, dans les circonstances actuelles, le prince royal qui nous témoigne, en toute occasion, d'aussi bons sentiments.

„Profitant des dispositions que la mission de M. F... pourra produire sur la Porte, vous pourrez peut-être obtenir une alliance offensive et défensive, et, restant fidèle à notre plan, les engager à donner, au lieu de troupes auxiliaires, des Serbiens, des Bosniaques, des Croates ou autres peuples chrétiens, leur faisant envisager cette proposition comme un moyen de ménager le sang musulman.

„Les pleins pouvoirs pour conclure les traités d'alliance avec la Porte vous sont envoyés; quant à ceux pour les cours de Palerme et de Sardaigne, nous sommes encore si loin des résultats qui pourront vous mettre en rapport avec ces pays, que nous aurons tout le temps de vous les envoyer, si besoin en était.

„Vous fixer maintenant exactement le temps où doivent commencer les opérations est assez difficile; il est très probable qu'elles ne tarderont pas, puisque l'Empereur Napoléon a quitté Paris et doit se trouver déjà à Dresde, ou peut-être même à Berlin; mais je vous tiendrai exactement informé de ce qui se passera ici.

„Quant au plan d'opération contre les Autrichiens, nous ne pouvons en avoir d'autre que celui de nous opposer par l'armée du général Tormasoff, dans la ligne entre Lebber et Kir, au mouvement qu'ils voudraient faire contre nous, tandis que si la paix avec les Turcs nous laisse maître de disposer de l'armée que vous commandez, votre tâche doit être de se porter sur la Bukowine et de prendre par là en flanc les forces autrichiennes qui avanceraient sur le général Tormasoff. Si vous obtenez la coopération des Turcs, on pourrait alors essayer de pénétrer plus au cœur de la monarchie autrichienne, comme en Transylvanie, ou même dans le Banat. Ceci doit dépendre de vos propres combinaisons, des localités et de ce que vous aurez obtenu des Turcs, comme aussi des facilités que vous aurez trouvées dans les mécontents de Hongrie.“

Ainsi, Alexandre admettait que, dans la pensée de Napoléon, la guerre de Russie n'était qu'un pas de plus vers la conquête du monde; il croyait qu'après avoir, avec les forces de la France, conquis ou dompté l'Europe occidentale, Napoléon voulait écraser la Russie avec les armées de l'Occident, pour conquérir plus tard l'Asie et l'Afrique à la tête d'une armée européenne. Tous les peuples du monde ancien auraient été les sujets, les tributaires ou les alliés d'un seul homme, et le rêve de la monarchie universelle eût été réalisé. — Ce plan gigantesque fût-il conçu sérieusement par Napoléon? songea-t-il jamais à l'exécuter? Il serait difficile de l'admettre. On peut y voir tout au plus le rêve d'une imagination puissante qui, supposant la victoire partout et toujours, cherche, dans le domaine de l'impossible, sur quel point appliquer une force qui s'accroîtrait à chaque pas en avant: c'est le château en Espagne d'un conquérant. Toutefois, l'histoire doit noter qu'il y a eu un jour où des hommes d'Etat ont pu croire que c'était une pensée sérieuse, et que l'exécution allait commencer.

Alexandre laissait à la Suède le soin de révéler ces projets; peut-être qu'ayant été tenté lui-même, malgré son peu d'ambition, par les offres de Napoléon, il ne se croyait pas en

position de dénoncer chez un autre des projets que lui-même il avait un instant admis. Cependant, il avait entre ses mains une lettre écrite après Tilsit, qui prouvait combien Napoléon faisait bon marché de la Turquie; il ne voulut pas s'en servir, ou n'y songea pas.

„Avant de se séparer de Napoléon, Alexandre avait adressé à l'Angleterre, avec le consentement de celui-ci, une proposition de médiation entre elle et la France; le chancelier comte Romonosoff s'était rendu à Paris pour être plus à même de suivre cette négociation, mais on ne tarda point à recevoir du ministre Canning la réponse suivante: „Le Roi d'Angleterre ne souffrira jamais que l'Empereur Alexandre puisse se dédommager des humiliations qu'il a éprouvées à Tilsit, en se permettant de faire une insulte à la Grande-Bretagne.“ Cette réponse, communiquée par Romonosoff, fut accompagnée d'une lettre de Napoléon, que j'ai vue de mes propres yeux, et qui contenait ce qui suit: „Puisque nos ennemis veulent nous forcer à être grands, soyons grands; je vous abandonne la Turquie, la Suède et tout l'Orient; arrangez-vous avec cela comme vous l'entendrez, quant à moi, je me charge de l'Occident.“ Comme je n'ai pu prendre copie de cette lettre, il est possible que les expressions ne soient pas exactement les mêmes, mais je puis répondre que tel en était le sens; d'ailleurs, ce document authentique doit se trouver dans les archives de Paris et de Pétersbourg. Comment donc comprendre tout ce qu'on a débité à ce sujet à la tribune française et anglaise, et dans des actes officiels? N'a-t-on pas répété à satiété que Napoléon ne voulait pas souffrir que la Russie se mêlât des affaires de l'Orient? Le contraire était facile à prouver par cette lettre; — toutefois, il serait possible qu'on trouvât à lui opposer quelque document ayant un sens contraire, car Napoléon changeait de politique suivant les circonstances.“

Aussitôt après la réception de la lettre d'Alexandre, Tchitchagoff envoya à Constantinople le contre-amiral Greig, pour s'entendre avec les ambassadeurs d'Angleterre et de Sicile

sur le plan de diversion en Dalmatie. Greig devait en même temps faire sonder par eux les dispositions de la Porte relativement au traité d'alliance, puis passer en Sicile pour arrêter définitivement avec lord Bentick le plan de diversion.

Cependant, les plénipotentiaires turcs, excités par les consuls de France et d'Autriche, et par le grand-visir qui espérait se venger de ses défaites, ne voulaient pas même entendre parler du traité d'alliance avant l'arrivée des ratifications de la paix de Bucharest. Le peuple de Constantinople, tout en reconnaissant sa faiblesse, aimait mieux tout perdre, les armes à la main, que d'accepter les clauses de la paix. Mahmoud, mécontent des exigences toujours croissantes des Russes, et les trouvant humiliantes pour son empire, blessé d'ailleurs du refus de lui rendre les troupes prises à Slobozée, — était sur le point de se laisser entraîner par le parti hostile aux Russes.

L'amiral proposa donc à Alexandre de rendre immédiatement les prisonniers et les canons; il lui disait: „Nous leur avons pris, dit-on, plus de deux cents canons, et il ne s'agit que de leur en rendre cinquante, dont la plupart en mauvais état. Qu'avons-nous aussi à faire de cette quantité de prisonniers dont l'entretien coûte cher? Le Sultan désire cette restitution comme une faveur qui le rendrait agréable à son peuple; elle produirait pour nous le meilleur effet.“ Reconnaisant la difficulté qu'il y aurait à décider la Porte à une alliance, l'amiral ajoutait: „Il me semble que pour le moment le traité n'a besoin d'être ni offensif, ni défensif. Qu'ils nous laissent faire; nous ne leur demandons qu'un consentement tacite de prolonger notre séjour dans leurs Etats pour la défense de la cause commune; mais s'ils s'obstinent à refuser toute proposition, il faudra compter sur ses propres forces. Tormasoff est à portée pour s'opposer aux Autrichiens; pour moi, j'ai des forces suffisantes pour contenir les Turcs et opérer la diversion.“

Alexandre consentit à rendre les canons, mais il refusa de rétrocéder la Bessarabie. Il annonçait en même temps à

l'amiral, par une lettre en date du 19 juin, les dispositions bienveillantes de l'Autriche :

„J'ai reçu exactement vos deux expéditions du 17—29 mai, et du 27 mai—8 juin; je vais répondre à ces deux lettres à la fois. Depuis la réception des ratifications du visir, j'espère que vous avez abandonné toute idée de rétrocéder les acquisitions que le traité nous assure; cela serait entièrement inopportun, et même, d'après ma manière de voir, ne nous servirait à rien, les Turcs envisageant toujours les complaisances comme des marques de faiblesse ou de crainte. La cession des canons et drapeaux, je l'approuve, mais dans le cas seulement où l'alliance offensive et défensive serait signée et ratifiée.

„Il est urgent que tout soit préparé chez vous de manière qu'à mon premier ordre vous puissiez entrer en lice du côté de la Bosnie.

„Quant à l'Autriche, il s'agit de mettre vis-à-vis d'elle de la prudence; voici l'état des choses relativement à cette puissance :

„Elle m'a fait dire que ce n'est que la nécessité absolue et l'impossibilité dans laquelle elle se trouve, vu son état intérieur, de pouvoir tenir à Napoléon un langage ferme, qui l'a forcée à signer un traité d'alliance avec lui; mais qu'elle se bornera à ne faire agir que les trente mille hommes stipulés contre nous, et que si nous évitons de l'attaquer de tout autre côté, la guerre ne se fera que par un seul point, et qu'elle nous assure la tranquillité pour tout le reste de nos frontières, en s'engageant à ne pas remuer la grande masse de ses forces. En rappelant le chevalier de Lebzeltern (alors ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg), on lui a donné l'ordre de passer par Wilna, pour me répéter de vive voix toutes ces assurances. J'ai répondu à ces ouvertures que la conduite de l'Autriche déciderait de la mienne.

„Cette conduite peut être envisagée sous deux points de vue différents. Elle peut être sincère et conséquente avec

l'ancienne marche du cabinet de Vienne, qui a toujours vu dans ses relations avec la Russie une sauvegarde pour l'Autriche, comme pour l'Europe. Mais elle peut aussi être fausse et calculée uniquement pour diminuer les embarras que l'Autriche peut ressentir si nous l'attaquions de tout autre côté.

„Des informations exactes que j'ai tâché de prendre sur les frontières autrichiennes, portent que l'attaque du côté de la Transylvanie, du Banat et de la Hongrie, nous présenterait les plus grands inconvénients, puisque cette frontière offre une défense excellente pour les Autrichiens, étant hérissée de défilés tous très bien fortifiés, et où peu de troupes peuvent arrêter de grands corps. Ces mêmes notions m'apprennent que les Hongrois, s'ils étaient attaqués dans leurs foyers, prendraient les armes et se défendraient: ainsi, c'est un surcroît de forces que nous aurions contre nous, tandis que leur constitution nous offre un moyen qu'il faut toutefois tenter. Cette constitution, sous la dénomination d'apostolique, ne les oblige à prendre les armes que quand ils sont attaqués, les délivrant de l'obligation de servir si l'Autriche est l'agresseur. Il ne serait pas impossible, à ce que l'on prétend, en leur faisant voir que la Russie a été attaquée par la France conjointement avec l'Autriche, de conclure un traité de neutralité avec le royaume de Hongrie, lequel acte nous délivrerait de ce peuple belliqueux et priverait même l'Autriche de ses meilleurs régiments. Il faudra que vous tâchiez de rassembler à ce sujet les notions les plus détaillées. Le comte Capo-d'Istria peut vous servir pour mener cette affaire.

„D'après toutes ces données, il paraît qu'il serait préférable que vos opérations n'eussent en vue que de soutenir l'armée de Tormasoff par la Bukowine, et de porter la diversion par la Bosnie et la Dalmatie française, côté que les mêmes notions précitées s'accordent à regarder pour l'Autriche comme très vulnérable et où ses moyens de défense sont très faibles. On cite même pour preuve que le pacha de Bosnie, créature des Français, excité précédemment par eux, ayant fait quelques

mouvements avec ses troupes, l'alarme à Vienne a été extrême. Si notre diversion sur ces contrées réussit, nous pouvons espérer avec fondement de paralyser la cour de Vienne, ainsi que tout le mal qu'elle peut nous faire.

„Pesez avec attention tout ce que je vous trace ici, et prenez votre parti avec réflexion. Je suis trop loin pour pouvoir vous diriger à tout moment; votre propre sagacité doit y suppléer.

„Aussitôt les hostilités commencées, je vous en avertirai par courrier. — J'attends avec impatience l'envoi d'un traité de paix pour faire chanter le *Te Deum* et en donner la joie à toute la Russie, qui attend cet événement avec la plus vive impatience.“

Cependant, les ministres anglais et siciliens à Constantinople n'ayant pas reçu d'instructions de leurs cours, n'osaient pas adopter les projets de l'amiral, quoiqu'ils y fussent personnellement très favorables. L'amiral envoya pour les décider M. Italinski à Constantinople. Il espérait peu décider la Porte à une alliance. „Je pouvais, dit-il, démêler dans mes conférences avec les plénipotentiaires que de nouvelles propositions, qui modifieraient le traité de Bucharest, rencontreraient une grande opposition dans le Divan. Je m'aperçus dans leurs discours qu'ils étaient beaucoup mieux éclairés sur leurs véritables intérêts qu'on ne le croit généralement. Ils sentaient fort bien que dans les circonstances présentes ils ne gagneraient rien à contracter de nouveaux engagements. Je vis même que la force seule pourrait les y contraindre.

„Sur ces entrefaites, je reçus de l'Empereur, en date du 13—25 juin, la nouvelle de l'ouverture des hostilités par Napoléon.

„Je m'empresse de vous annoncer que les hostilités ont commencé, écrit Alexandre; nous venons d'être attaqués du côté de Kowno; maintenant, les mains vous sont déliées pour votre diversion, pourvu, toutefois, que vous puissiez l'arranger avec la Porte. Le retard de vos nouvelles et de la ratification

du Grand-Seigneur me donne quelques inquiétudes. D'après ce que je vous ai marqué, il est nécessaire de ménager un peu l'Autriche, pour ne pas s'en faire un ennemi plus redoutable qu'elle ne l'est dans ce moment, où elle paraît décidée à n'agir qu'avec son corps auxiliaire de trente mille hommes. Il me semble que dans ce cas vous pouvez être tranquille du côté de la Hongrie et de la Transylvanie ; il s'agirait d'examiner si vous-même dirigeant la diversion du côté de la Dalmatie, les troupes que vous laisserez vis-à-vis la Bukowine ne pourraient pas être plus utilement employées en se portant sur Mohileff (sur le Dniester), pour soutenir la gauche du général Tormasoff, ou bien sur Hotting et Caminiek, pour le même but, si le général avait pu se maintenir dans sa position plus près de nos frontières. Je laisse cela à votre propre jugement ; mais pour commencer, il faut être plus sûr que je ne le suis de la résolution finale des Turcs. Je crains que l'arrivée d'Andréossy ne nuise à nos soins pour ratifier la paix. J'attends avec impatience de vos nouvelles ; je vous tiendrai au courant de ce qui se passera ici."

L'amiral ajoute : „J'étais moi-même bien inquiet du retard des ratifications, car je savais que l'hésitation du Sultan tenait surtout aux articles relatifs à la cession de quelques territoires dans la Turquie asiatique. J'ai appris avec étonnement que M. Stratford-Canning, agent anglais auprès de la Porte, et qui devait faire cause commune avec nous, employait toute son influence pour empêcher le Sultan d'accéder à ces clauses de la paix. Il oubliait le danger présent et commun pour ne songer qu'aux périls invraisemblables que pouvait courir plus tard l'Inde anglaise, si la Russie faisait un pas au-delà du Caucase. Telle est la politique de l'Angleterre : l'ombre d'un danger pour ses colonies suffit pour lui faire changer sa politique extérieure et sacrifier les intérêts de ses alliés."

Cependant Napoléon, arrivé brusquement à Wilna, avait séparé Bagration et Barclay de Tolly, qui battaient en retraite au hasard et en désordre. Alexandre était au bal dans les

environs de Wilna, lorsqu'il reçut la nouvelle imprévue de l'arrivée de l'avant-garde française près de cette ville. Ce début fâcheux de la campagne ne le découragea pas. Il écrivit à l'amiral, le 6 juillet, que les affaires marchaient un très bon train. „Napoléon avait espéré nous écraser près de Wilna; mais d'après le système de guerre que nous avons adopté de ne pas nous compromettre contre des forces supérieures et de faire une guerre de lenteur et de mouvements, nous rétrogradons pas à pas, tandis que le prince Bagration, avec son armée, avance sur le flanc droit de l'ennemi. Dans peu nous espérons prendre l'offensive. Faites de votre mieux de votre côté et ne laissez échapper aucune occasion de pousser vers le grand but, celui de faire le plus grand mal possible à notre ennemi.“

L'amiral se consolait moins facilement de ce premier échec. Il se demandait: „Pourquoi cette infériorité numérique, quand des oukases avaient ordonné la levée de dix hommes, puis de seize sur mille. Pourquoi deux cent mille hommes seulement en ligne, quand le chiffre officiel de l'armée était de neuf cent mille hommes, quand l'intendance délivrait neuf cent mille rations par jour? Pourquoi étendre les deux faibles armées de Bagration et de Barclay sur un front de soixante-quinze lieues, lorsque Napoléon opérait avec le gros de ses forces sur un front de vingt-cinq lieues seulement? • Pourquoi s'être laissé presque surprendre et couper en deux?“

„Pour moi, j'étais condamné à l'inaction. Les négociations n'étaient pas même entamées, les Turcs persistant à ne pas reconnaître notre ministre à Constantinople avant la ratification définitive du traité de Bucharest. La ratification du Sultan arriva enfin, et je m'empressai de la transmettre à l'Empereur. Je lui disais en même temps:

„J'ai bien besoin que Votre Majesté daigne fixer un terme à notre complaisance. Combien de temps dois-je rester à la merci des Turcs? Cette paix nous est momentanément utile, par l'effet qu'elle produira sur l'esprit de la nation comme sur

celui de nos ennemis ; mais, pour l'entreprise en question, elle nous paralyse et nous fait perdre un temps précieux. Il faudrait la regarder comme une transaction éphémère, qui a produit déjà son effet sur l'esprit de l'ennemi, et ne peut plus nous être avantageuse qu'en amenant une nouvelle rupture. Je la crois incompatible avec nos projets. N'ayant pas de temps à perdre, j'agirai comme si l'alliance était conclue. Les Turcs pourront le trouver mauvais, mais il vaut mieux leur déplaire que de se lier les mains et de paralyser toute une armée. Je puis presque garantir à Votre Majesté que la rupture n'aurait pas en Russie une influence fâcheuse sur les esprits, car on ne serait instruit de ces événements que lorsque je serais déjà à moitié chemin de Constantinople. Il ne me reste qu'à attendre votre décision."

Ainsi, l'amiral persistait dans son plan de diversion. Il avait voulu d'abord l'opérer avec le concours des Turcs. Puis, sur leur refus, il s'était décidé à la faire sans eux, mais avec leur consentement tacite. Mais, lorsqu'il les vit déclarer qu'ils ne consentiraient pas au passage des Russes sur leur territoire, il prit la résolution de franchir le Danube et de les attaquer. Si, cédant à la force, ils consentaient à une alliance contre la France, la diversion n'aurait été qu'un peu retardée ; s'ils s'obstinaient dans leur refus, l'amiral marchait sur Constantinople et l'attaquait par terre et par mer.

Le succès de ce plan audacieux eût changé l'avenir de l'Orient. L'empire turc n'aurait pas eu le temps de s'ouvrir, par la réforme de Mahmoud, la seule voie de salut qui lui restât. Mais ce succès était-il possible ? Cela paraîtra douteux à première vue. Cependant, l'état d'affaissement de la population musulmane, l'ardeur extrême des chrétiens, les relations que l'amiral s'était créées avec eux et un certain nombre de pachas puissants, des dispositions militaires habilement combinées, étaient autant de chances de succès. Ajoutons que l'homme qui avait conçu ce plan et qui allait l'exécuter soumettait toutes choses au calcul, prévoyait tout, et réunissait

dans l'action, à une audace réfléchie, une opiniâtreté à toute épreuve. Il pouvait être, suivant l'heure et le besoin, un politique, un administrateur, un général. — Mais quelles qu'aient été les chances de cette invasion hardie, il peut être utile, même aujourd'hui, de connaître les moyens d'action que l'amiral s'étaient préparés. On verra, dans le tableau tiré de ses Mémoires, une preuve nouvelle de l'action toute puissante que peuvent exercer sur les hommes de l'Orient de faibles ressources habilement employées.

L'amiral avait de l'ambition pour son pays, mais elle ne se tournait pas vers l'Occident. Ainsi, jamais il n'approuva l'annexion de la Pologne à la Russie. Il pensait que ces deux pays, — divisés par une hostilité traditionnelle, par la religion, par la distance qu'il y a entre l'habitude de l'obéissance passive et la passion de la liberté, — pouvaient bien être réunis par la force sous un même sceptre, mais ne se fondraient jamais l'un avec l'autre pour former une seule nation. L'Orient lui paraissait, au contraire, le champ ouvert aux forces de la Russie et le siège de sa grandeur future.

La campagne qu'il allait entreprendre devait ouvrir la voie à la conquête de l'Orient. Si, en effet, la Turquie autorisait à traverser son territoire, le passage, au milieu des populations chrétiennes, d'une armée dont le séjour dans les Principautés était depuis quatre ans, pour elles, un présage de délivrance, devait établir, entre les Russes et les habitants, des relations intimes et durables. Le pays serait étudié et les voies préparées pour l'avenir. — Si, au contraire, la Turquie refusait, on pouvait marcher sur Constantinople en entraînant avec soi les chrétiens, et jeter peut-être les fondements d'un nouvel empire. Pour la Russie, ce n'était qu'une entreprise politique; mais, pour les populations chrétiennes, c'eût été une guerre de races, une guerre de religion et d'indépendance. Ces peuples à demi-barbares, guidés par un homme de l'Europe civilisée, appuyés par une armée régulière, auraient combattu avec enthousiasme pour secouer le joug et se venger de leurs oppresseurs.

L'empire ottoman semblait à l'amiral sur le point de tomber en dissolution.

„Jadis, il avait dû sa force morale à la religion, sa force politique et militaire au despotisme. Mais le fanatisme ne subsistait plus que dans les rangs inférieurs de la race turque; la religion n'était qu'un assemblage incohérent de préjugés bizarres, incapables de servir de point de ralliement à l'esprit public. Le despotisme était frappé de nullité; il ne s'exerçait plus que pour les besoins personnels ou les caprices du souverain, et s'étendait à peine hors de l'enceinte de la capitale. Ailleurs, le pouvoir était aux mains de pachas, toujours indépendants de fait et souvent rebelles, dont on ne se débarrassait qu'en les livrant à d'autres pachas, qui devenaient rebelles à leur tour.“

L'amiral s'était entendu avec plusieurs de ces pachas. Celui de Widdin avait échangé des cadeaux avec lui, et avait donné les assurances les plus satisfaisantes, pour le cas où l'armée serait dirigée de son côté. Le métropolitain Ignace avait obtenu d'Ali, pacha de Janina, la promesse de ne prendre aucune part aux hostilités avec la Russie, et d'enjoindre à ses fils, qui exerçaient des commandements dans l'armée turque, de rester simples spectateurs de la lutte, et même d'attaquer les pachas voisins de leur père. Il avait suffi, pour cela, de promettre vaguement à Ali la protection de la Russie et des secours secrets en cas d'attaque de la part des Français ou des Turcs. Plus tard, l'amiral s'était engagé à le soutenir dans ses prétentions à se faire roi d'Epire.

Les chrétiens opprimés n'attendaient leur délivrance que de la Russie, qui pouvait compter sur le dévouement exclusif de tous ceux du rite grec. On disposait de la Moldavie et de la Valachie, dont les ressources étaient suffisantes pour l'entretien de cinquante mille hommes et pour les dépenses du soulèvement de la Bosnie et de la Bulgarie. Les Serbes, qui combattaient depuis le commencement de la guerre, et que le traité de Bucharest devait remettre sous le joug des Turcs,

reprendraient les armes au premier signal. L'archevêque des Monténégrins avait promis une réception amicale et des secours. Le comte Ivelitch avait été chargé de parcourir les pays situés entre le Danube et l'Adriatique; il avait dû envoyer en Bosnie des émissaires intelligents qui rendraient compte des facilités et des obstacles que l'armée rencontrerait dans sa marche.

On allait sans doute rencontrer de grands obstacles naturels. Il faudrait traverser, malgré ses maîtres, un pays barbare, montagneux, couvert de rochers. Mais deux divisions avaient été organisées de manière à pouvoir passer partout. Des magasins étaient échelonnés sur toutes les routes qui conduisent au Danube; on avait préparé le matériel du pont à jeter sur ce fleuve. La flotte de la mer Noire était approvisionnée et prête à transporter la division entière du duc de Richelieu; le marquis de Traversay n'attendait plus qu'un ordre pour l'embarquer.

Ces préparatifs et les intelligences que s'était ménagées l'amiral pouvaient lui servir aussi bien pour attaquer les Turcs que pour opérer la diversion. Il trouvait même moins de difficultés à vaincre dans une marche sur Constantinople. Il ne croyait pas à la difficulté du passage du Balkan, à ces défilés qu'on disait impraticables: à chaque instant, de lourdes caravanes les traversaient, et les envoyés russes venaient de les franchir en voiture. Il savait que le grand-visir se trouvait presque seul à son quartier général de Schumla; que l'armée turque, comme toujours quand les hostilités sont suspendues, s'était presque entièrement débandée, et qu'il n'y avait plus assez de troupes pour garder les forteresses et le Balkan. Il savait que Souvaroff avait souvent proposé à Catherine d'aller lui chercher, avec trente mille hommes, les clefs de Constantinople. Il n'avait donc que peu de résistance à attendre des Turcs. L'alarme eût été extrême à Constantinople, et le consentement de la Porte très peu douteux.

„Une marche sur Constantinople, qui rendait probable la

fondation d'un nouvel empire, pouvait, en frappant les esprits des alliés de Napoléon, suspendre leur attaque du territoire russe. J'étais en mesure de passer par surprise le Danube avant huit jours; je me serais trouvé devant le Balkan avant que le Divan de Bucharest fût instruit de mes plans, et j'aurais été probablement aux portes de Constantinople avant que la nouvelle de mon départ fût parvenue, soit à la cour d'Autriche, soit à la connaissance de Napoléon. Nos ennemis, engagés dans la grande lutte, n'auraient pu se détourner de si tôt. En attendant, j'aurais pu former avec les populations de ces contrées, non pas une armée de quarante ou cinquante mille hommes, mais des nuées de soldats qui seraient accourus, soit pour la diversion, soit pour toute autre entreprise.

„Le vaste plan de Napoléon, dont M. F... était le porteur, tombait à plat. Nous le prévenions sur ce point. D'ailleurs, je pense qu'avec un homme comme lui il n'y avait que les coups extraordinaires que pussent avoir quelque effet. Que serait le risque à courir, en comparaison de celui qu'il a couru à l'expédition d'Egypte? Mais aussi, il a échoué, dira-t-on. C'est que les chances en sa faveur étaient pour ainsi dire nulles en comparaison de celles que nous avions alors.

„Au pis-aller, c'était toujours la plus forte diversion qu'il fût possible de faire contre l'Autriche et Napoléon. Elle donnait à la Russie la faculté de se défendre avec de grands avantages. Napoléon avait désiré la continuation de la guerre de Turquie pour se débarrasser d'une armée russe. Or, cette guerre allait avoir lieu, mais de la manière la plus fâcheuse pour lui.“

L'empereur Alexandre n'avait pas l'ambition de l'amiral. Préoccupé avant tout de l'invasion française, il manquait de l'audace nécessaire pour approuver un homme qui, au moment où l'ennemi était au cœur de la Russie, osait aller l'attaquer jusque chez lui et voulait jeter en passant les fondements d'un nouvel empire. Il craignit un échec, le courroux de l'Autriche, et ne voulut pas se priver du secours de l'armée de Moldavie. Il écrivait le 18 juillet:

„J'allais vous expédier ma réponse à votre lettre du 26 juin — 8 juillet, quand j'ai reçu votre expédition du 29—11. Je voulais approuver complètement toutes les déterminations prises jusqu'au 26—8 juillet et vous donner carte blanche pour agir; votre lettre du 29—11, je l'avoue, me met dans l'embarras sur la décision que j'ai à vous donner. Le plan est très vaste, très hardi; mais qui peut répondre de la réussite? Et en attendant nous nous privons de tout l'effet que notre diversion pouvait produire sur l'ennemi; et, en général, nous nous ôtons, pour un temps très long, la coopération de toutes les troupes qui se trouvent sous vos ordres, en les portant du côté de Constantinople. Sans parler déjà de l'opinion générale, tant de nos compatriotes que de nos alliés les Anglais et les Suédois, que nous allons choquer, par une détermination pareille, n'allons-nous pas gratuitement ajouter à nos embarras?

„Les Autrichiens qui dans ce moment ne se trouvent en lice qu'avec trente mille hommes, voyant l'empire ottoman menacé dans ses fondements, se trouveront obligés, si ce n'est par leur propre volonté, très certainement par celle de l'empereur Napoléon, de faire marcher toutes leurs forces pour empêcher des résultats pareils, et alors entrant en Moldavie et en Valachie, mettront vos derrières et même les forces avec lesquelles vous marcherez contre Constantinople dans le plus grand embarras.

„La diversion, à laquelle vous paraissiez tout à fait décidé dans votre lettre du 8 juillet, vous paraît maintenant rencontrer tant d'obstacles, qu'il y aurait peut-être une autre détermination à prendre plus sage que tout le reste et qui pourrait produire des résultats non moins utiles: ce serait, échangeant les ratifications, de se contenter pour le moment de cette paix sans exiger impérieusement l'alliance, et de porter toutes les forces sous vos ordres, par Hotting et Cameneskpodolsk du côté de Doubna, où vous seriez renforcé par toute l'armée de Tormasoff, auquel je donnerai ordre de vous en remettre le

commandement en l'envoyant lui-même commander à Kiew, et avec cette armée imposante, composée de huit à neuf divisions, de marcher sur tout ce que vous rencontrerez devant vous du côté de Varsovie, et par là produire une diversion très efficace pour les deux premières armées, qui se trouvent avoir devant elles des forces très supérieures.

„Je crois qu'il n'y a de choix à faire qu'entre ces deux plans; ou celui de la diversion du côté de la Dalmatie et de l'Adriatique, ou par la Podolie du côté de Varsovie.

„L'histoire de Constantinople peut être reproduite plus tard; une fois nos affaires marchant bien contre Napoléon, nous pourrions reprendre votre plan contre les Turcs tout de suite. Mais s'en occuper dans ce moment, où déjà nous avons à lutter contre tant d'embarras et des forces si nombreuses, me paraît hasardé! Supposez un moment que nous devenions maîtres de Constantinople, cela n'augmente pas nos forces; cela sera toujours les mêmes quarante mille hommes dont vous aurez à disposer à Constantinople comme à Bucharest, et vous conviendrez qu'ils se trouveront plus loin, et par conséquent moins dans la possibilité d'agir contre notre grand ennemi. C'est à le prendre à revers qu'il faut fixer toute notre attention, soit par l'Adriatique en s'approchant du Tyrol et de la Suisse et par là du cœur de l'Allemagne et même des frontières de la France, soit plus directement par le duché de Varsovie, en y détruisant ce que l'ennemi y organise et en le privant des ressources qu'il tire des pays qui se trouvent derrière lui. Ainsi je vous laisse le choix entre les deux partis; j'écris à Richelieu de suivre en tout vos déterminations.

„Pour ce qui a rapport aux événements d'ici, voici un mois que la lutte est commencée et Napoléon n'a pas réussi encore à frapper un seul coup, ce qu'il faisait dans toutes les campagnes passées le quatrième et même le troisième jour. Nous sommes complètement intacts, et, dans toutes les rencontres partielles, nous avons eu des avantages sur des détachements. Nous faisons une guerre de temporisation; car contre des forces

supérieures et la méthode que Napoléon a de faire les guerres courtes, c'est la seule chance de succès que nous ayons à espérer."

„Ainsi, ajoute l'amiral, quand tout était préparé pour la décision, les magasins échelonnés sur la route, les troupes organisées de manière à avoir la plus grande mobilité possible, la flotte de la mer Noire prête à faire voile avec les troupes de débarquement, les populations disposées à nous bien accueillir et n'attendant plus que le signal pour agir avec nous, — je fus obligé de renoncer à mes plans et de donner à l'armée une autre direction. Cependant, cette contrariété était plus que compensée par la joie que l'armée éprouvait de sortir enfin de cet état d'inaction, et par l'espoir de jouer un rôle actif sur le principal théâtre de la guerre. Le jour même de la réception de la lettre de l'Empereur, l'armée se mit en mouvement pour rentrer en Russie.

„Je reçus deux jours après une lettre de l'Empereur, en date de Moscou, 30 juillet—12 août. Il me disait: „Décidé à pousser la guerre à toute outrance, j'ai dû songer à créer de nouvelles forces de réserve. J'ai dû me résoudre à aller passer quelques jours au centre de l'empire pour y électriser les esprits et les préparer à de nouveaux sacrifices pour la cause sacrée pour laquelle nous combattons. Les effets ont surpassé notre attente: Smolensk m'a offert quinze mille hommes, Moscou, quatre-vingt mille, Kalouga, vingt-trois mille. J'attends à chaque instant les rapports des autres gouvernements. En même temps, nos armées sont encore intactes. C'est à Smolensk que j'ai reçu vos ratifications. Je tiens plus que jamais à ce que je vous ai marqué dans mes dernières lettres. Songeons à employer tous nos moyens contre le grand ennemi que nous avons à combattre. Je joins ici une dépêche chiffrée de S... Elle ferait croire que la diversion devient de plus en plus difficile. Si c'est le cas, attachez-vous à l'autre plan que je vous ai tracé, et conduisez toutes vos forces avec célérité sur le Dniester et de là sur Doubna. Vous y serez renforcé

de toute l'armée du général Tormasoff et du corps du duc de Richelieu; cela fera alors une armée de huit à neuf divisions d'infanterie et de quatre à cinq de cavalerie, et vous pourrez alors prendre l'offensive, soit sur Pinsk, soit sur Lublin et Varsovie. Un tel mouvement placera l'empereur Napoléon dans des embarras, et pourrait donner une tournure toute différente aux affaires."

En renonçant malgré lui à ses projets contre la Turquie, l'amiral songeait encore à l'avenir de la politique russe en Orient. Il avait adressé à Alexandre un plan d'organisation des consulats qui fut adopté. „Les intérêts du commerce ne devaient pas être de longtemps l'objet principal de ces agents." En adressant à M. de Stourza des instructions sur l'administration de la Bessarabie, que la paix de Bucharest avait donnée à la Russie, il lui écrivait: „En gouvernant la Bessarabie, vous devez songer à jeter les fondements d'un plus vaste édifice; garantissez les propriétés à ceux qui les possèdent; accordez des facilités pour en acquérir à ceux qui viendront se fixer dans le pays. Que les charges publiques soient équitablement réparties; que la probité des administrateurs fasse oublier aux habitants l'absence d'un système régulier de lois. Faites sentir aux Bessarabiens les avantages d'une administration paternelle et libérale. Attirez adroitement l'attention des populations limitrophes sur cette province que vous rendrez heureuse. La dernière guerre avait donné aux populations chrétiennes de grandes espérances: maintenant que notre armée est appelée sur un autre théâtre, il faut songer à nous conserver leur attachement et à les préserver de l'influence de nos ennemis. Les Bulgares, les Moldaves, les Valaques, les Serviens cherchent une patrie: vous pouvez la leur faire trouver."

II.

CAMPAGNE CONTRE SCHWARTZENBERG.

L'armée de Moldavie passa le Dniester le 4 septembre. Les habitants de la Pologne russe étaient partout pour les Français. Souvent ils étaient en hostilité ouverte avec les Russes. L'amiral chercha à les gagner. Napoléon ne s'étant pas engagé à rétablir la Pologne, on pouvait tirer parti de cette hésitation et de l'incertitude qu'elle répandait dans les esprits. L'amiral chercha à créer parmi les Polonais un contre-parti, en leur persuadant que c'était d'Alexandre et non pas de Napoléon qu'ils devaient attendre la restauration de leur nationalité.

„Je connaissais les dispositions bienveillantes d'Alexandre pour les Polonais et combien il était favorable au rétablissement de leur nationalité. S'il ne s'était pas rendu à leurs vœux en se faisant couronner roi de Pologne, c'était pour ne pas inquiéter Napoléon relativement au grand-duché de Varsovie. Ces ménagements devaient cesser pendant la guerre. L'Empereur m'avait donné carte blanche, quant à la ligne politique à suivre en Pologne; j'adressai donc aux Polonais une proclamation destinée à leur inspirer de la défiance contre Napoléon et de l'espoir dans Alexandre. Elle les rassura et ils montrèrent dès lors un grand empressement à satisfaire à toutes nos demandes et à se soumettre aux réquisitions. J'eus souvent à les protéger contre les insultes et les vexations de mes officiers. Ces malheureux Polonais, dont le territoire était alternativement occupé par l'ennemi et par nous, se

voyaient toujours soupçonnés de mauvais vouloir ou de perfidie. Le général Härtell fit même fusiller plusieurs propriétaires.“

Schwartzemberg, averti de l'approche de l'armée de Moldavie, avait cessé de poursuivre Tormasoff, que l'amiral rejoignit sur le Styr, le 14 septembre. Quatre jours après, l'amiral reçut une lettre de Koutousoff, qui venait d'être nommé généralissime.

„Il me disait que sa dépêche me trouverait probablement sur le point de passer le Dniester. Il m'informait que l'ennemi, ayant réuni toutes ses forces, se trouvait entre Smolensk et Moscou; que la première et la deuxième armée russe étaient réunies aux environs de Dorogobouge; que pour l'armée de Tormasoff, il ignorait sa position exacte. Il concluait de là qu'on ne pouvait plus s'occuper de diversions éloignées; que nous n'avions plus, Tormasoff et moi, qu'à opérer sur le flanc droit de l'ennemi, en nous rapprochant de la grande armée russe.

„Or, au moment où il me croyait prêt à passer le Dniester, il y avait quatorze jours que j'avais dépassé ce fleuve; j'avais ensuite traversé la Podolie et la plus grande partie de la Volhinie. Arrivé là, au lieu d'instructions précises et de renseignements détaillés, je ne recevais que l'ordre un peu vague d'agir sur le flanc droit de l'ennemi, qui se trouvait, me disait-il avec une précision remarquable, *entre Smolensk et Moscou*.

Le 24 septembre, un ordre singulier de Koutousoff, qui appelait à son secours Tormasoff et son armée, contraignit les généraux russes à interrompre la poursuite de Schwartzemberg.

Koutousoff voulait, disait-il, concentrer ses forces, vu que l'ennemi avait déjà dépassé Smolensk et se portait en masse sur Moscou. Ce n'était plus le moment de s'occuper des provinces éloignées, tandis que l'ancienne capitale était en danger. Il était bien décidé à faire tous ses efforts pour la sauver. D'ailleurs, l'armée du Danube remplacerait celle de Tormasoff en Volhinie.

„Or, nous étions à quarante-cinq jours de marche de Moscou, et Napoléon était aux portes de cette capitale, lorsque Koutousoff expédia cet ordre, qui ne nous parvint que onze jours après l'entrée des Français à Moscou. En outre, Schwartzemberg et Reynier, apprenant le départ de Tormasoff, seraient revenus sur leurs pas et m'auraient contraint, soit à une lutte inégale, soit à une retraite qui leur eût livré les deux provinces les plus fertiles de l'empire. — Aussi Tormasoff prit-il facilement sur lui de ne point obéir, et de ne se séparer de moi que quand Schwartzemberg aurait été rejeté au delà des frontières, ou au moins chassé de la Volhinie. Nous continuâmes donc à le poursuivre. Deux jours après, je reçus à mon tour l'ordre de laisser Tormasoff en Volhinie et de marcher sur Moscou. Je ne fus pas ingrat, et je n'abandonnai pas mon collègue, qui ne m'avait pas abandonné. Nous reçûmes sur ces entrefaites la nouvelle de la victoire de Koutousoff à Borodino. Cette *victoire* ouvrait à Napoléon les portes de Moscou et forçait le vainqueur Koutousoff à changer sa ligne d'opération.

„Ces ordres et ces contre-ordres nous avaient retardé dans la poursuite de Schwartzemberg. Ce général opérait d'ailleurs sa retraite avec habileté. Prévoyant que la jonction des armées de Volhinie et de Moldavie l'obligerait à se retirer, il avait renvoyé d'avance ses gros bagages et tout ce qui pouvait entraver sa marche; grâce à cette précaution, il ne perdit guère que quinze cents hommes en tués et blessés, et autant de prisonniers.“

La conduite postérieure de l'Autriche à l'égard de Napoléon a semblé confirmer le soupçon, — naturel dans des esprits aigris par tant de désastres, — d'une conduite déloyale du gouvernement autrichien, et d'une mollesse calculée, qui serait une trahison véritable, de la part de son général. Des détails inconnus jusqu'ici sur les opérations de Schwartzemberg et une note secrète peuvent faire apprécier ce que valent ces soupçons.

L'Autriche avait été contrainte de s'allier à la France et de

combattre les Russes, qu'elle eût désiré voir victorieux. L'opinion publique, l'armée, la famille impériale, étaient hostiles à Napoléon. Nous avons sous les yeux une note adressée de Vienne, le 24 juin, par un agent russe, au ministre de la guerre Barclay de Tolly: „L'opinion publique n'est pas, dit-il, favorable au traité d'alliance avec la France, qui est généralement considéré comme présageant de grands embarras à ce pays. Le commerce de Lemberg a refusé au prince de Schwartzemberg une avance de 180,000 ducats qu'il lui demandait. Les soldats et les officiers sont, à ce qu'on assure, très opposés à la coopération avec la France, et on s'attend à la désertion, principalement si les armes russes ont du succès. Le prince Louis de Lichtenstein, l'un des généraux les plus distingués de l'armée, et y jouissant d'une grande considération, commande une brigade dans le corps de Schwartzemberg: il n'a pu se tromper sur la répugnance des troupes, ni cacher lui-même combien il trouve cette politique fâcheuse. Il doit avoir dit que son sort a toujours été de recevoir une blessure dangereuse au commencement des opérations, et qu'il espère cette fois que la même chose lui arrivera.“ La note raconte „que la nouvelle que Napoléon voulait placer le contingent autrichien, non plus à l'extrême droite de l'armée, mais au centre, a beaucoup agité les esprits, et que Schwartzemberg mécontent se plaint de sa santé. On s'inquiète d'un article secret du traité de Bucharest, par lequel la Porte se serait engagée à attaquer l'Autriche dès que celle-ci ouvrirait les hostilités contre la Russie. On craint une attaque des Russes en Hongrie. On dit que l'Empereur Napoléon n'a pas été entièrement satisfait de l'Empereur François; que les relations de l'impératrice Marie-Louise avec sa mère ne sont pas des plus agréables, et que déjà à Dresde, il y a eu des moments d'aigreur assez prononcés. On a remarqué que le prince impérial n'a été ni à Dresde, ni à Prague, où ont eu lieu les entrevues avec Napoléon.“

Toutefois, si la malveillance naturelle et légitime de l'Autriche est un fait constant, il serait injuste d'en conclure une

arrière-pensée de trahison, et moins encore une trahison réelle. On a vu l'ambassadeur d'Autriche s'engager envers Alexandre à n'exécuter, comme c'était son droit, que strictement et dans ses termes exprès le cartel signé avec Napoléon. Mais il faut remarquer que cependant l'Autriche eut soin de maintenir toujours au complet les trente mille hommes promis à la France; que Schwartzemberg poussa vivement Tormasoff, jusqu'au jour où l'arrivée de Tchitchagoff, le força à reculer devant des forces supérieures. Nous le verrons plus tard, rejeté par Tchitchagoff dans le duché de Varsovie, reprendre l'offensive et marcher sur Tchitchagoff, qu'il voulait placer entre Napoléon et lui, quand il fut appelé par Reynier, qu'allait écraser Sacken, et qui craignait de perdre Varsovie. — Ainsi, dans cette situation pénible pour elle, la conduite de l'Autriche resta, quoiqu'on en ait dit, parfaitement loyale, et Schwartzemberg fit son devoir.

Cependant, l'incendie de Moscou, la paix refusée par Alexandre et l'approche de l'hiver, allaient contraindre Napoléon à battre en retraite; le moment était venu pour les Russes de reprendre l'offensive, et les armées de l'ouest pouvaient couper la retraite aux Français. Le 17—29 septembre, l'amiral reçut de Koutousoff un plan de campagne combiné pour les quatre armées du nord et de l'ouest. Ces instructions prescrivaient de couper la ligne d'opération de l'armée française. L'armée de Tormasoff devait repousser Schwartzemberg dans le duché de Varsovie, Wittgenstein rejeter au nord Oudinot et Macdonald sur le corps d'armée que Steinhell amenait de la Finlande. Cela fait, les armées de Tormasoff et de Wittgenstein reviendraient rapidement se réunir à Tchitchagoff, qui se serait pendant ce temps-là emparé de Minsk, de la tête du pont de Borisoff et de la ligne de la Bérésina. Alors les trois armées réunies attendraient au passage Napoléon, déjà poursuivi par derrière et sur le flanc par Koutousoff et l'armée de Bagration. — Le succès paraissait infaillible à Koutousoff. Les Français, entourés par des forces de beaucoup supérieures, devaient être détruits.

Bientôt l'amiral reçut d'Alexandre une lettre écrite à Pétersbourg, deux jours après l'entrée des Français à Moscou. Cette lettre suffirait pour prouver combien l'Empereur approuvait la politique de l'amiral, combien il était mécontent de ses généraux, peu disposé à conclure la paix, et plein d'espoir dans les événements.

„Je ne puis assez vous dire combien les sentiments que vous m'exprimez m'ont causé de plaisir. Vous connaissez mon amitié pour vous, et elle n'a jamais varié dans aucun temps, ni dans aucune circonstance.

„Je commencerai par répondre à différents points de vos lettres qui demandent des solutions.

„L'organisation que vous avez donnée à la Bessarabie est excellente et je n'ai absolument aucun changement à y faire. J'espère que grâce à vos soins et à ceux de M. de Stourdza, le pays se ressentira du changement de domination et sera heureux.

„Le mémoire que vous m'avez envoyé sur les habitants de la Moldavie qui ont des possessions sur les deux rives du Pruth est très sage, et je l'approuve en plein. Mais ce que je ne puis assez louer, c'est votre conduite envers les Serviens; c'est un véritable service que vous avez rendu à la Russie et à moi que de nous attacher ces gens-là.

„Tranquillisez-vous sur ma discrétion quant à l'état de richesse où se trouvent les caisses de votre armée. Je le dois à vos soins et à votre sage administration; aussi il n'est pas juste que vous soyez privé du fruit de vos peines.

„Je trouve vos raisonnements militaires très justes, et j'attends de votre énergie et de votre caractère que vous rendiez des services signalés à votre patrie et à la bonne cause.

„Maintenant, il faut que je vous parle de ce qui s'est passé dans les autres armées.

„La première a bien exécuté le plan convenu jusqu'aux bords de la Dwina. Les six corps qui la composent se sont repliés et concentrés au nez de l'ennemi, sans que jamais

il ait pu les entamer ni couper une seule patrouille de husards.

„Quant à la deuxième, le prince Bagration, à la réception de la nouvelle de la rupture, au lieu de se mettre en marche tout de suite, comme il en avait l'ordre, a lambiné et perdu deux ou trois jours, ce qui a fait que l'ennemi a pu le prévenir de quelques heures à Minsk. — Là, le prince Bagration a commis une seconde faute, celle de n'avoir pas, pour passer la Bérésina à Borisoff, forcé le pont de Minsk, car l'ennemi n'avait pu y arriver qu'avec une avant-garde de six mille hommes, et la deuxième armée en avait près de soixante mille sous les armes. Au lieu de cela, le prince Bagration a préféré faire un circuit énorme, en marchant par Neswij et Slousk sur Bobruisk, ce qui, outre la perte de temps et le chemin inutile que cela faisait faire, éloignait encore les deux armées au lieu de les rapprocher.

„Cette faute en a entraîné d'autres. La première armée, au lieu de se tenir sur la Dwina, comme c'était convenu, a dû se porter en conséquence vers la gauche pour se rapprocher de la deuxième armée et faciliter par là la jonction. Au lieu de passer cependant cette rivière à Bourdiloff ou Bechenkowitchi, le ministre de la guerre l'a fait rétrograder inutilement jusqu'à Witepsk, et ensuite jusqu'à Poretchié, pour de là marcher sur Smolensk, tandis qu'on aurait pu le faire par Senno beaucoup plus promptement.

„En même temps, à la suite de la première faute, la deuxième armée s'est trouvée prévenue par l'ennemi au passage du Dnieper, à Mohileff; et le prince Bagration n'ayant qu'une *demi-intention* d'attaquer Davoust, n'y a fait livrer qu'un combat très glorieux pour nos troupes, mais inutile, puisqu'il n'y a employé que deux divisions de son armée, au lieu de le faire avec toutes ses forces, s'il voulait à tout prix emporter ce point; de manière qu'à la suite de ce combat il a dû passer le Dnieper à Starnybykoff, ce qu'il aurait pu très bien faire sans livrer le combat de Mohileff.

„Ici l'ennemi, à son tour, commit la faute énorme d'avoir laissé aux deux armées la possibilité de se réunir à Smolensk, ce qu'il aurait pu certainement empêcher en marchant d'Orcha et de Mohileff sur Smolensk.

„Les deux armées réunies ont pris l'offensive. Mais la faute que le ministre de la guerre fit en choisissant la gâche de l'ennemi à Poretchié pour l'attaquer, tandis que le plus simple était de se porter sur sa droite en avançant sur Krasnoë, fit que l'ennemi, pendant qu'on marchait sur lui à Poretchié, se concentra vers Krasnoë et fut sur le point de se trouver sous les murs de Smolensk, avant que l'armée eût le temps de revenir du faux mouvement qu'elle avait fait du côté de Poretchié.

„A Smolensk, une nouvelle faute fut commise, provenant encore d'une *demi-résolution* de tenir Smolensk, de manière qu'on y livra des combats très glorieux, mais tout à fait inutiles, parce qu'on finit par rétrograder de Smolensk, au lieu d'y donner la bataille, ce qu'on aurait pu y faire avec avantage.

„Toutes ces incertitudes du ministre de la guerre, qui amenèrent la marche de l'ennemi sur Moscou, et la perte totale pour lui de la confiance de l'armée et de tout le public, qui en fut la suite naturelle, m'obligèrent à y envoyer un nouveau chef. Je n'avais pas beaucoup de choix à faire; le général Koutousoff était le seul que j'avais sous la main, et la voix publique l'appelait à cette destination. Les glorieuses journées des 24—5, 25—6, 26—6 août—septembre, où Napoléon fut complètement repoussé, et, malgré tous ses efforts, obligé de rétrograder (*jusqu'à Moscou?*), justifient en quelque façon ce choix.

„Malgré toutes les circonstances que je viens de vous énumérer plus haut, loin de croire nos affaires dans une mauvaise situation, à cause du lieu où se trouve Napoléon au cœur de l'Empire, j'y vois au contraire des chances avantageuses pour nous, et qui pourront le faire repentir de la manière dont il s'est aventuré.

„Maintenant il s'agit de concerter un plan général pour les armées qui se trouvent sur les derrières de l'ennemi. A cet effet, j'ai envoyé le colonel Tchernichef porter mes idées par écrit au général Koutousoff, et, de là, il se rendra auprès de vous pour vous communiquer ces papiers. Je ne prétends pas que tout cela soit suivi à la lettre; mais c'est un canevas d'après lequel votre propre sagacité vous indiquera ce qu'il y a à faire.

„J'appelle le général Tormasoff à la grande armée, le prince Bagration étant blessé; vous prendrez donc le commandement de son armée, qui n'en formera plus qu'une avec la vôtre. Les corps d'Härtell, de Sacken, et les dépôts commandés par le général Roth, du côté d'Elisabetgrade en font aussi partie, et vous dirigerez leurs mouvements au but commun.

„Wittgenstein, devant Polotsk, va être fort de quarante-cinq mille hommes, et Steinheel, avec la garnison de Riga, en aura sous ses ordres trente-cinq mille. Voici donc quatre-vingt mille hommes, et votre armée en aura bien autant, si ce n'est davantage. Ainsi, il y aura cent soixante mille hommes sur les derrières de l'empereur Napoléon.

„Ce que vous me dites sur les proclamations à faire aux Polonais est parfaitement juste, et je vous autorise à leur tenir un langage à les électriser, en les détachant de Napoléon qui les trompe. Votre bon esprit vous suggérera tout ce qu'il y aura à leur dire à cet effet.“

Cette lettre confidentielle d'Alexandre donnait bien à l'amiral le commandement des deux armées; „mais la dépêche de Koutousoff était conçue en termes si ambigus, que Tormasoff ne se crut pas autorisé à me remettre le commandement de la sienne et la confia au général Marcoff, qui, du reste, consentit à se mettre sous mes ordres. Marcoff avait de la réputation comme militaire; il était chamarré de cordons et couvert de plaques: mais il ne savait pas distinguer une tranchée d'un retranchement, et il confondait sur les cartes les rivières et

les routes. Je fus plus tard obligé de lui ôter son commandement pour n'avoir pas exécuté un ordre important.

„On remarquera, dans la lettre de l'Empereur, combien il s'exagérait nos forces. On y verra aussi qu'on n'avait pas songé à donner à un seul général le commandement de toutes les armées de l'ouest. Ce manque d'unité, dans le commandement, fut très funeste. Je n'avais pas d'ordres à donner à Wittgenstein et à Steingell; il me fallait leur demander leur concours, qu'ils ne me prêtèrent point.“

L'amiral poursuivit Schwartzemberg sur la ligne du Bug. Il le trouva le 8 octobre, près de Brjesc-Litewski, avec quarante mille hommes. Schwartzemberg n'accepta pas le combat, et, trois jours après, il profita de la nuit et du brouillard pour repasser le Bug. Mais la route de Minsk lui était coupée et il s'écartait de Napoléon: ce qui était le premier résultat indiqué par les instructions de Koutousoff. .

„Il fallait confirmer Schwartzemberg dans son mouvement de retraite, l'obliger à reculer encore pour défendre Varsovie, et l'écarter ainsi de la route de Minsk. Je lançai donc sur la rive droite du Bug des partis de cavalerie qui levèrent des contributions, détruisirent des magasins et dispersèrent des rassemblements de recrues. Un de ces partis s'avança jusqu'à six milles de Varsovie. Sur la rive droite, Sacken s'emparait des magasins de Prujani et Tcharplitz, pénétrant jusqu'à Slonim, y surprenait les Hulans de la garde impériale, régiment composé de nobles polonais. Pendant que mes généraux opéraient ainsi sur les deux rives du Bug, je reposais à Brjesc mes troupes fatiguées par des marches forcées dans les sables et les marais; je donnais aux traînards le temps de me rejoindre; j'établissais un hôpital pour mes malades et mes blessés; j'organisais une administration civile, chargée du service des subsistances et des hôpitaux. Pénétré de l'importance de la mission politique que l'Empereur m'avait donnée à remplir

dans les provinces de l'ancienne Pologne, je donnai au chef de l'administration provisoire des instructions par écrit, d'après lesquelles il devait rechercher quels étaient ceux des habitants qui étaient du parti de l'ennemi, tâcher de les ramener par la douceur et leur faire sentir qu'ils serviraient les intérêts de leur patrie en se dévouant au service de l'empereur Alexandre, dont l'intention était d'accorder aux Polonais une existence nationale solide et permanente. — Je cherchai aussi à rassurer, par une proclamation, les habitants de Brjesc et à amener le retour de ceux qui avaient quitté la ville; car là, comme dans la plupart des autres villes, les habitants disparaissaient à notre approche et il ne restait, pour nous recevoir, que des Juifs.“

III.

PRISE DE BORISOFF.

L'amiral quitta Brjesc au bout de seize jours pour marcher sur Minsk. Sacken devait, avec dix-huit mille hommes, contenir Schwartzemberg; Essen, posté à Prujani avec neuf mille hommes, pouvait, suivant les circonstances, se porter au secours de l'amiral ou de Tormasoff. Tchitchagoff ne conservait que vingt-cinq mille hommes; mais les corps de Lieders, Wittgenstein, Steingell et Härtell devaient former avec lui une masse de cent huit mille combattants. Il marcha d'abord lentement, pour pouvoir tomber sur Schwartzemberg, si celui-ci profitait de son départ pour attaquer Sacken. Arrivé à Slonim le 4 novembre, il y reçut d'Alexandre la lettre suivante:

„Je vous écris ces lignes pour vous faire part des succès du comte Wittgenstein, qui, après avoir battu Gouvion-Saint-Cyr, a pris Polotsk. Aujourd'hui j'ai reçu la nouvelle que le corps bavarois a été battu sur la route de Gloubekoë. Huit canons et vingt-quatre drapeaux ont été les trophées de cette journée.“

„On sait maintenant, remarque l'amiral, à quoi s'en tenir sur ces victoires.“

Cependant, Schwartzemberg, pensant que Tchitchagoff n'avait laissé derrière lui qu'un rideau de troupes pour couvrir son mouvement, laissa Reynier en face de Sacken et rentra en Russie. Il avait reçu des renforts en troupes autrichiennes

et polonaises, et il espérait prendre l'amiral entre l'armée française et lui. Tchitchagoff averti marcha sur lui pour le combattre avant l'arrivée de Napoléon, et essayer de le rejeter sur Sacken. Mais Reynier, pressé vivement par Sacken, fut obligé d'appeler à son secours Schwartzemberg, qui se retira subitement et se trouva ainsi séparé de l'armée française pour le reste de la campagne de Russie.

Ce fut à Nieswig, le 12 novembre, que l'amiral se rencontra pour la première fois avec des débris de l'armée qui était entrée à Moscou. „Nieswig appartient au prince Radziwil, patriote polonais qui, après avoir formé un régiment pour la grande armée, et l'avoir vu périr presque en entier par les combats et la misère, y renvoya le peu qui en restait, accompagné d'un convoi de plus de cinquante chariots contenant le butin qu'il avait fait à Moscou. Le tout arrivait au moment où nous entrions dans la ville et tomba en notre pouvoir.“

Cependant Alexandre écrivait à l'amiral, en date du 26 octobre—7 novembre :

„Le comte Wittgenstein a exécuté son mouvement, a battu le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, a pris Polotsk et a passé la Dwina. Le corps de Steingell, par des fautes qu'Essen a commises, n'a pas pu agir dans la direction qui lui était prescrite, mais s'est mis en contact avec celui de Wittgenstein et a battu les Bavares, leur a pris huit canons et vingt-deux drapeaux. Ensuite, ces deux corps se sont joints sous les ordres du comte Wittgenstein, qui, le 19-31, a marché sur l'Oula vers Tschaschwitz, et a battu les débris du corps de Saint-Cyr, renforcés par quinze mille hommes de celui de Victor, venus de Smolensk sous son commandement; car Saint-Cyr, ayant été blessé, a quitté le commandement.

„Il y a un moment que je viens de recevoir la nouvelle de la grande armée, du 21 octobre—2 novembre, que Napoléon est en pleine retraite sur Gjatzk, ayant perdu, dans une affaire près du couvent de Polotsk, vingt canons. Vous sentez com-

bien il est important d'effectuer votre jonction avec le comte Wittgenstein aux environs de Minsk ou de Borisoff, de manière à recevoir de front l'armée de Napoléon, tandis que notre grande armée la suit.

„C'est à votre discernement à choisir les mesures les plus propres à atteindre le but, qui est de ne pas laisser sortir Napoléon de nos frontières, et à tâcher de détruire son armée en la mettant entre la vôtre, le corps de Wittgenstein, celle de Koutousoff et le corps d'Härtell. Calculez bien les distances et le temps. C'est le 20 octobre—1^{er} novembre que Napoléon était près de Gjatzk; vous étiez, le 10—22 octobre, entre Slonim et Brjesc: ainsi, vous avez la possibilité d'arriver, de manière à produire ce résultat. Songez combien les suites seront différentes, si Napoléon repasse notre frontière et organise une nouvelle armée. Je m'en remets enfin à votre bonne judiciaire, à votre activité et à votre énergie.

„Tout à vous de coeur et d'âme.“

„L'Empereur était trompé par les rapports mensongers de ses généraux, qui lui annonçaient toujours des victoires. Il ne prévoyait pas, qu'au lieu de se joindre à moi à Minsk et à Borisoff, Wittgenstein resterait sur la rive droite de la Bérésina, derrière l'armée française que nous devons combattre de front; que Steingell se joindrait à lui et qu'Härtell resterait inactif à Mozyr. Quant à moi, je m'efforçai de remplir les intentions d'Alexandre, en prenant possession de Minsk et en enlevant la tête de pont de Borisoff avant l'arrivée de Napoléon.“

En effet, l'amiral marcha rapidement sur Minsk. Le 11 novembre, le général Lambert s'empara des ponts de Nowoïssvergen; le lendemain, sa cavalerie victorieuse fit trois mille prisonniers. Toute l'armée passa le Niemen le 15. Elle entra le 17 à Minsk.

„Le gouverneur, les autorités et quelques troupes wurtembergeoises eurent à peine le temps de s'échapper. Il nous fut facile d'apprécier l'importance de l'occupation de Minsk. Na-

poléon avait évidemment songé à la position avantageuse de Minsk, ce qui l'avait décidé à y établir à l'avance un dépôt de provisions et de munitions, pour pouvoir y fixer plus tard son quartier-général, distribuer son armée dans la Volhinie, y reposer ses troupes, compléter ses cadres avec des renforts arrivés de France et de Pologne, et se mettre en état de reprendre l'offensive, ou, du moins, d'attendre le retour du beau temps. Nous trouvâmes, en effet, à Minsk, des magasins immenses, des vivres et des munitions qui auraient suffi pendant plusieurs mois à une armée de cent mille hommes. Nous vîmes du linge très fin, destiné à vingt-quatre lits préparés en cas d'arrivée de Napoléon.

„Il y avait dans les hôpitaux plus de huit mille malades, gisant pêle-mêle avec les cadavres qui restaient là sept ou huit jours. Cependant, au milieu de cette désolation, qui était due sans doute à la négligence du gouverneur de Minsk, les Français, légers par nature, et familiarisés avec les privations et les souffrances, s'amusaient encore malgré leur profonde misère. On les a vus, à l'hôpital de Minsk, entasser les cadavres de leurs camarades, et faire gaiement leur partie sur cette étrange table à jouer. Ils s'amusaient aussi à habiller les morts d'une manière grotesque, et, les coiffant de bonnets en papier, ils les plaçaient aux portes et dans les encoignures des salles. Ces spectacles les divertissaient, et ils semblaient ne songer qu'à jouir des instants qui pouvaient leur rester.

„Nous eûmes beaucoup de peine à trouver les ouvriers dont nous avions besoin, et surtout des maréchaux pour ferrer à glace les chevaux, qui ne pouvaient plus avancer que lentement sur des chemins déjà couverts de glace et de neige. J'employai à cela tous les ouvriers de la ville et de l'armée; il n'y avait pas un moment à perdre pour s'emparer de Borisoff avant que l'ennemi y eût réuni ses forces; ce point était le principal passage de l'armée française; il était défendu par une forte tête de pont construite par les Russes, et alors occupée par l'ennemi.

„Les autorités civiles et ecclésiastiques de Minsk qui n'avaient pas voulu ou pu suivre l'ennemi, demandèrent à m'être présentées; ce fut la première fois, depuis mon entrée dans la Pologne russe, que je me trouvai en dehors du cercle des Israélites, les seuls habitants que nous eussions rencontrés dans la plupart des villes. Ceux-ci avaient fini par s'attacher à la Russie, parce que les Russes les payaient quelquefois, tandis que les autres ne leur donnaient rien, et leur prenaient même le peu d'argent qui leur restait. Nous ne trouvions que des Juifs à employer comme espions ou comme guides, et ils nous étaient précieux en cela, car nous marchions comme à tâtons dans un pays dont nous n'avions pas de cartes militaires, pays dont la population était hostile à la Russie, où nous trouvions partout des recrues s'exerçant pour se joindre aux Français, et où les paysans, ne faisant que par force le service de guide, cherchaient toujours à nous tromper. Quant aux Juifs, ils agissaient avec une grande circonspection; ils se chargeaient de l'espionnage, mais sans jamais se compromettre, et on courait autant de risque d'être trompé par eux que par tout autre espion. Cependant, les protestations de zèle ne manquaient pas, non plus que la résolution formelle de sacrifier leur vie pour le service de Sa Majesté, ce qui leur valut, après la campagne, le privilège d'être exemptés du logement militaire. Mais cet avantage fut pour eux plus apparent que réel; la première fois qu'ils voulurent en profiter, on leur répondit par des coups de bâton. Ainsi, leur nouveau privilège se réduisit, en fait, à la chance d'avoir des soldats à loger, plus la certitude d'être battus s'ils refusaient.

„Cependant un corps autrichien était parvenu à Nieswig, et poussait ses partis jusqu'à Novoïsvergen, Slusk et Glusk. Quoique la route fût gardée de ce côté par des détachements de notre arrière-garde, on redoubla de vigilance, et on se mit en mesure de détruire au besoin le pont de Novoïsvergen.

„Il fallait s'emparer sans retard de la ligne de la Bérésina. Le 17, jour de notre entrée à Minsk, le général comte Lam-

bert, émigré français et militaire distingué, reçut l'ordre d'aller attaquer Borisoff avec douze pièces de position et la division d'avant-garde renforcée de deux régiments de cavalerie; le comte Langeron le suivit avec la réserve. Le colonel Loukofkin, avec un régiment de Cosaques et de l'infanterie légère, dut se porter sur Igoumen, puis sur la ville de Bérésino. Il nettoya en passant le pays, et chassa tous les petits corps qui se trouvaient en deçà de la rivière. Le général Tcharplitz suivit la route de Zembin, avec ordre de détruire les ponts, les radeaux, et tout ce qui pouvait faciliter à l'ennemi le passage de la Bérésina. Le quartier général et la colonne du général Voïnoff prirent une route intermédiaire entre Borisoff et Zembin, dans une position centrale qui leur permettait de soutenir, au besoin, Lambert ou Tcharplitz. Il nous fallait avancer à tâtons, car les habitants n'étaient pas disposés à nous donner des renseignements, et nous manquions de cartes exactes. On en avait levé, il est vrai, à l'approche de la guerre, mais le temps avait manqué pour les faire graver, et Koutousoff, qui les avait en manuscrit, ne consentit, malgré mes demandes répétées, ni à me les communiquer, ni même à m'envoyer un des officiers qui y avaient travaillé. Il les garda à son quartier général, qui resta à six marches en arrière du théâtre de la guerre.

„Borisoff était occupé par le général polonais Dombrowski; il avait été chargé de cerner la place forte de Bobruisk, de relier Schwartzemberg avec le centre de l'armée française, et de maintenir les communications entre Minsk et Wilna; mais lorsque Schwartzemberg fut rejeté dans le duché de Varsovie, Dombrowski resta en l'air avec sa division. Informé de la défaite, sur la route de Minsk, d'une partie de ses troupes par Tcharplitz, il renonça à observer Bobruisk, se rendit aussitôt à Minsk, et, après s'être abouché avec le gouverneur, il se hâta de rassembler sa division et de s'établir dans la tête du pont de Borisoff.

„Il y entra le 20, à dix heures du soir, et le lendemain, à

la pointe du jour, il fut attaqué par Lambert; le combat fut opiniâtre et dura dix heures. D'abord, Lambert attaqua de vive force et fut repoussé, malgré son habileté et son courage. Nous n'avions pas même pu obtenir de Koutousoff un plan de la tête du pont qui avait été construit en vue de la guerre présente. Heureusement, un jeune officier du génie déclara à Lambert qu'il avait travaillé à la construction de cet ouvrage, et il lui indiqua la partie faible de la redoute principale. Lambert, profitant de cet avis, déborda la droite de l'ennemi, plaça dans un coude de la Bérésina une batterie qui le prenait en écharpe et balayait le pont de Borisoff et le flanc des fortifications. Dès qu'il vit de la confusion chez l'ennemi, il ordonna l'assaut et emporta la place vers cinq heures du soir. Dombrowski se défendit encore quelque temps dans l'intérieur de la ville, mais il fut bientôt obligé de l'évacuer. L'ennemi perdit dans cette affaire, et dans sa retraite, environ sept cents tués, deux mille trois cents prisonniers, six canons, un aigle et deux drapeaux. Nous eûmes deux mille hommes mis hors de combat, et le général Lambert fut blessé pendant l'assaut. La prise de Borisoff fait le plus grand honneur au général Lambert, car la place, qui était assez forte, fut bien défendue par de bonnes troupes et un habile général, et elle fut emportée de haute lutte.

„Borisoff était un point d'une grande importance; en effet, si l'ennemi voulait s'arrêter dans l'intérieur de la Russie, la possession de Borisoff nous permettait de couper ses communications, et de lui interdire l'accès de Minsk, où se trouvaient ses magasins, et de la Volhinie, province fertile où il aurait pu s'établir pour l'hiver. Si, au contraire, il voulait continuer sa retraite, nous étions maîtres du principal passage de sa route la plus directe; nous étions placés de manière à rendre le passage sinon impossible, du moins difficile et dangereux.“

Tout avait jusqu'alors réussi à l'amiral. Il n'y avait que soixante jours qu'une lettre d'Alexandre, rappelant son armée en Russie, l'avait trouvé sur les bords du Danube prêt à mar-

cher sur Constantinople ; or , il avait déjà rejeté Schwartzemberg en Pologne, et s'était placé entre Napoléon et lui. Maître des magasins de Minsk, de la tête du pont de Borisoff, de toute la ligne de la Bérésina, il attendait Napoléon au passage ; mais au moment où il entrait à Borisoff, Koutousoff, — qui devait attaquer par derrière Napoléon sur la Bérésina, — s'arrêtait à vingt-cinq lieues de là sur le Dnieper. Des trois généraux qui devaient se joindre à l'amiral pour combattre les Français de front et sur la rive droite, Wittgenstein et Steingell allaient rester sur la rive gauche et se borner à une attaque insignifiante sur les derrières. Le troisième, Härtell, ne devait pas même venir au rendez-vous. L'amiral allait se trouver seul en face de Napoléon.

IV.

LA BÉRÉSINA.

Le passage de la Bérésina n'est encore connu que par les relations d'officiers de l'armée française, qui ne pouvaient voir les faits que par un seul côté, et par des historiens russes qui n'étaient pas sur les lieux, et auxquels d'ailleurs il n'était point permis de dire la vérité. Nous copierons donc dans son entier la relation du général russe qui seul a disputé à Napoléon le passage de la Bérésina.

„J'arrivai à Borisof le lendemain de la prise de la tête du pont, le 10-22 novembre au soir. Le général Lambert, grièvement blessé, était hors d'état de commander. Langeron qui, avec la division de réserve, avait eu ordre de soutenir au besoin l'attaque de Lambert, n'était arrivé que quand l'affaire était déjà terminée. Trouvant plus commode de passer la nuit dans la ville, il y était entré, sans attendre mes ordres, avec une partie de ses troupes, qui amenèrent avec elles une grande quantité de bagages. Je donnai immédiatement l'ordre de les évacuer. Cet ordre ne s'exécuta qu'avec lenteur, car beaucoup de gens trouvaient commode d'avoir leurs voitures avec eux. Il me fallut le réitérer le lendemain.

„Langeron avait négligé de faire reconnaître le pays et d'occuper par des détachements les routes qui conduisaient à Borisof. Pour prévenir une surprise, je fis partir aussitôt des détachements de cosaques et de cavalerie légère sur toutes les routes, avec ordre de pousser les reconnaissances aussi loin que possible, pour avoir des renseignements sur la position de l'ennemi.

„Mes instructions me prescrivaient d'établir un camp retranché à Borisof, et de fortifier les défilés du côté de Bobr, afin que l'ennemi fût arrêté à chaque pas dans sa retraite. Je fis donc une reconnaissance des environs de Borisof. Un camp établi sur mon front, du côté par où Napoléon devait arriver, aurait eu l'inconvénient d'être adossé à la Bérésina; mais, par compensation, il eût été à l'abri des attaques de Schwartzemberg, que je supposais attaché à ma poursuite. Ce général aurait trouvé pour l'attaquer un grand obstacle dans la tête de pont. Mais je ne trouvai aucun emplacement convenable; le terrain était sur plusieurs points dominé par des hauteurs. D'ailleurs, le temps manquait pour faire les travaux: la terre était gelée; je n'avais dans mon armée qu'un seul officier du génie capable de diriger les travaux, et il avait été blessé à l'attaque de Borisof. Je n'ai jamais pu obtenir d'autres ingénieurs, et il m'avait fallu ma fermeté de caractère pour conserver celui-là, que le ministre de la guerre avait voulu m'enlever quand j'étais encore en Moldavie. Je fus donc contraint de renoncer à établir un camp retranché.

„Pour m'assurer de la position de l'ennemi et de la distance où se trouvait de moi Wittgenstein, dont l'arrivée eût triplé mes forces et m'eût permis d'opposer à Napoléon une résistance efficace, j'envoyai en avant la division d'avant-garde. Lambert étant blessé, je voulus en donner le commandement au général Orourk, que j'avais remarqué à l'armée de Moldavie. Mais mon chef d'état-major et Orourk lui-même me représentèrent que ce commandement revenait par ancienneté au général Paul Pahlen. Je n'avais contre celui-ci d'autre raison que celle de ne le point connaître, et d'avoir besoin d'un homme éprouvé pour une mission de cette importance. Mais ils se réunirent pour m'assurer que Pahlen était digne de ma confiance et qu'il justifierait leur recommandation. Je cédai à regret, et pour ne pas blesser les droits de l'ancienneté, à la réclamation généreuse d'Orourk. Mais aujourd'hui encore, je crois qu'Orourk se serait mieux acquitté de cette mission que Pahlen.

„Je donnai à Pahlen l'ordre de s'avancer sur la route de Bohr, d'occuper tous les défilés, d'entraver par tous les moyens possibles la retraite de l'ennemi, et de tâcher en même temps d'entrer en communication avec Wittgenstein. Mais à peine Pahlen s'était-il avancé à trois lieues au delà de Borisof, qu'il rencontra la première colonne de l'armée française, commandée par le maréchal Oudinot, chargé de protéger la retraite de la grande-armée et de masquer à Wittgenstein ses mouvements. A la vue d'une force si supérieure, notre avant-garde se replia sur Borisof avec trop de précipitation. Dès que j'en fus instruit, je fis placer quelques canons sur les hauteurs pour arrêter l'ennemi, et donner à l'avant-garde le moyen de se retirer en bon ordre, et le temps de l'évacuer aux équipages qui encombraient encore la ville.

„Cependant toute résistance fut impossible: l'avant-garde traversa Borisof avec une perte de six cents hommes et d'une grande quantité de bagages. Un de mes fourgons, contenant de la vaisselle et des provisions, tomba au pouvoir de l'ennemi.

„D'après les rapports que je reçus, nous ne perdimes pas un canon. J'avais lieu cependant de soupçonner que nous avions perdu quelques caissons; mais je n'ai jamais pu savoir, par les rapports officiels, la vérité sur ce point.

„Les détachements de cavalerie qui avaient été placés sur les routes furent ainsi coupés de Borisof et exposés à être pris; mais ils trouvèrent moyen de passer la rivière à la nage, et ils rejoignirent l'armée quelques heures après.

„Cet échec d'avant-garde, le premier qu'eût éprouvé mon armée jusqu'alors victorieuse, fut représenté à Pétersbourg comme une défaite totale. J'avais eu, disait-on, quatre mille hommes tués ou blessés; tous mes équipages, ma chancellerie, ma correspondance secrète, étaient tombés au pouvoir de l'ennemi. Les bulletins français portèrent ma perte à deux mille hommes; les rapports russes, plus mensongers encore, ne la portaient à rien du tout.

„L'ennemi était donc maître de la ville de Borisof; mais

nous conservâmes la tête du pont. J'avais fait prendre, dès notre entrée à Borisof, les mesures nécessaires pour faire sauter le pont en cas de nécessité. Je le fis aussitôt détruire en partie.

„Nous avons fait quelques prisonniers. Ils nous déclarèrent unanimement que Napoléon suivait Oudinot avec toute son armée. Ils en faisaient monter le nombre à près de cent mille hommes. Je croyais ce chiffre exagéré, quoiqu'il fût donné par tous les prisonniers et déserteurs, quels que fussent leur état, leur pays et leurs sentiments. Maintenant encore les historiens ne sont pas d'accord sur ce point. Le général Guillaume de Vaudoncourt dit que l'armée française comptait encore quatre-vingt mille hommes, et qu'elle avait une artillerie assez nombreuse. Il pense que cette masse, qui ne fut entièrement désorganisée qu'après le passage de la Bérésina, se serait encore battue avec fureur, et qu'elle pouvait au besoin attaquer à la fois sur deux points. Gourgaud affirme qu'il restait plus de quarante-cinq mille hommes bien armés, et plus de deux cent cinquante bouches à feu parfaitement approvisionnées. Selon le marquis de Chambray, si vanté pour son exactitude, Napoléon ne disposait plus que de trente-sept mille sept cents combattants, dont quatre mille de cavalerie, et le nombre des militaires isolés était presque aussi grand. Le baron Fain, secrétaire de Napoléon, donne un état de quarante mille sept cent cinquante combattants, dont vingt-six mille neuf cents auraient pris part à la bataille de la Bérésina, seize mille neuf cents sur la rive droite où j'étais, dix mille contre Wittgenstein sur la rive gauche. Il porte à quarante-cinq mille hommes la foule des non-combattants. — Quelle que soit celle de ces évaluations qu'on admette, l'armée française suffisait à coup sûr pour repousser mes vingt mille hommes, dont une partie ne pouvait être employée. D'ailleurs, les hommes sans armes, aussi nombreux que les hommes armés, pouvaient remplacer au fur et à mesure dans les rangs les tués et les blessés.

„J'étais parti des bords du Danube avec trente-cinq mille hommes. J'avais réuni à mon armée celle de Tormasoff, qu'une lettre du ministre de la guerre, Barclay de Tolly, portait au nombre de quatre-vingt mille hommes, mais que j'ai trouvée de vingt-trois mille seulement. Lorsqu'en marchant sur Minsk et Borisoff, je fus obligé de diviser mon armée en deux, et d'en laisser une partie à Sacken pour contenir Schwartzemberg, et à Essen, posté à Prujani, entre Schwartzemberg, Sacken et moi, il me resta vingt-cinq mille hommes. La marche depuis les bords du Bug jusqu'à ceux de la Bérésina, les maladies, les combats sur la route de Minsk, la prise d'assaut de Borisoff, l'échec de Pahlen, avaient réduit mon armée à vingt mille hommes. Dans ce nombre se trouvaient neuf mille cavaliers, qui m'étaient en partie inutiles, la cavalerie ne pouvant guère opérer dans les marais et les bois qui bordent la Bérésina.

„C'est avec cette faible armée que j'allais avoir à lutter contre Napoléon, qui disposait encore de forces triples des miennes. J'avais à garder les bords de la Bérésina, sur toute la ligne où débouchaient les routes qui menaient à ses immenses magasins de Minsk ou à ceux de Wilna: c'était une étendue de vingt lieues de France, entre Vésélovo au nord, et Bérésino inférieur au midi. Je la savais guéable en plusieurs endroits; quant à sa largeur, les Français ont pu la franchir sur un pont de cinquante-quatre toises.

„J'allais avoir en face de moi Napoléon. Je craignais d'être attaqué sur mes derrières par Schwartzemberg. Les habitants étaient hostiles. Ils venaient de se jeter, pour les piller, sur mes équipages, que j'avais envoyés dans un bois en arrière, afin de les mettre à l'abri de la fusillade. J'avais été obligé d'employer un détachement de mon escorte pour les leur arracher.

„Il est vrai qu'Alexandre m'avait promis la coopération de Wittgenstein, et la réunion à mon armée et sous mon commandement des trente-cinq mille hommes de Steingell et des

quinze mille de Härtell. C'est avec ces forces réunies que nous devions attendre Napoléon sur la rive droite. Koutousoff devait, pendant ce temps-là, l'attaquer sur la rive gauche. D'après ce plan, Napoléon se serait trouvé serré entre Koutousoff et nous, dans les marais et les bois qui bordent la Bérésina. — Mais Napoléon arrivait, et je n'entendais parler ni de Koutousoff, ni des généraux Wittgenstein, Steingell et Härtell. Aucun d'eux ne devait exécuter le plan. Koutousoff allait rester en arrière; Wittgenstein et Steingell se porter sur la rive gauche, au lieu de me renforcer sur la rive droite et de défendre le passage en face de l'ennemi. Quant à Härtell, il restait à Mozyr, sous le prétexte qu'une épizootie l'empêchait de marcher. J'allais me trouver seul en face de Napoléon.

„Je pris les dispositions suivantes:

„Je me plaçai au centre, avec la masse principale de mes forces, dans la tête de pont de Borisoff. A ma gauche, au nord, j'avais la division Tcharplitz, débouchant sur la route de Zembin, dans les environs de Vésélovo, à cinq lieues environ de Borisoff. A ma droite, en descendant la Bérésina jusqu'à douze lieues de Borisoff, le général Orourk formait, avec divers détachements de cavalerie, un cordon militaire qui observait et gardait le cours de la rivière jusqu'à la ville de Bérésino inférieur. Quoique le général Orourk eût à garder une étendue double de celle que défendait Tcharplitz, je lui avais donné un détachement plus faible, parce qu'il n'était point probable que l'ennemi choisît pour passer cette partie de la rivière, cette route ne lui présentant aucun avantage et l'exposant à rencontrer sur son flanc gauche notre grande armée, qui le poursuivait de si près, au dire de Koutousoff.

„Le même jour, 11—23 novembre, le colonel Knorring, que j'avais laissé à Minsk comme gouverneur, m'annonça que les troupes de Schwartzemberg se rapprochaient de mes derrières. Quatre mille hommes arrivés à Smorgoni (sur la grande route de Wilna par le nord, et à vingt-huit lieues de Borisoff) s'étaient occupés à former des magasins, en s'emparant de

tout ce qui était à leur portée. Au dire des habitants du pays, un autre détachement de deux mille hommes était arrivé, depuis le 10—22 novembre, à Switzloch, petit bourg sur la Bérésina inférieure, à vingt-deux lieues au sud, au-dessous de Borisoff, et sur la route d'Igoumen à Bobruisk.

„Déjà, par un rapport précédent, Knorring m'avait appris qu'un détachement des Saxons de Schwartzemberg était entré à Nesvy, puis à Novoï-Sverjin, à seize lieues de Minsk, où se trouvait Knorring, et à vingt-deux lieues de Borisoff, où j'étais. Ainsi, sur mes derrières et sur mon flanc droit, les détachements ennemis, groupés en demi-cercle, occupaient les routes du nord, du centre et du midi, par lesquelles j'aurais pu me retirer. En trois marches, ceux de Smorgoni et de Novoï-Sverjin pouvaient être à Borisoff; ceux de Switzloch en deux.

„En même temps, Koutousoff et Wittgenstein me donnaient des renseignements qui concordaient avec ceux de Knorring. Dans une dépêche en date de Lamiki, 11—23 novembre, Koutousoff me faisait entendre que Napoléon semblait avoir pris une autre direction plus au midi, afin de passer la Bérésina du côté de la ville de Bérésino inférieur (à dix lieues sud de Borisoff); qu'il prendrait la route de Pegost, pour passer la rivière Pogatchof, et se porter ensuite par Igoumen sur Minsk, afin de reprendre ainsi ses communications et les immenses magasins qui se trouvaient dans cette ville. Koutousoff m'invitait à ne pas négliger de suivre Napoléon dans cette direction.

„Wittgenstein m'écrivait de Tchérépo, le 11—23 novembre: „Je ne puis assurer positivement à votre excellence quelles sont les intentions de la grande armée ennemie. Quoiqu'on dise qu'elle se porte sur Borisoff, tout me fait croire cependant qu'elle a tourné sur Bobruisk, car, dans le premier cas, le maréchal Victor n'aurait pas manqué de tenir à Tchérépo pour couvrir la marche de la grande armée.“

„Cette coïncidence de trois avis de Koutousoff, de Wittgenstein et Knorring donnait un nouveau degré de vraisemblance à l'idée que l'apparition des Autrichiens à Svitzloch

était l'indice d'un mouvement combiné de Napoléon et de Schwartzemberg, et que ce général allait arriver sur ce point, afin de se réunir à Napoléon et de favoriser son passage.

„La difficulté de ma position avait frappé mes généraux. Plusieurs avaient même émis l'opinion de la quitter pour nous porter à gauche, du côté de Lepel, où l'on supposait que l'armée de Wittgenstein se trouvait. Mais j'avais résisté aux alarmes et à toute proposition contraire à notre grand but : celui de me maintenir dans la tête du pont de Borisoff. J'avais fait travailler à la réparation des brèches faites dans l'attaque. En prolongeant la résistance, j'espérais donner à Koutousoff un moyen d'arriver sur la Bérésina en même temps que Napoléon, que dans ses bulletins il prétendait *talonner* constamment. Pouvais-je alors m'imaginer qu'il resterait sur le Dnieper, à vingt-cinq lieues en arrière, pendant que Napoléon serait sur la Bérésina?

„Dans l'espoir de voir arriver les nôtres, j'avais passé la journée du 11—23 à observer les ennemis postés sur la rive gauche. Ils allumaient des feux sur une grande étendue, et, à travers les nuages de fumée dont l'horizon était couvert, je remarquai des mouvements de troupes, que peut-être on avait cherché à me cacher par ce moyen et par des incendies allumés sur divers points. Tranquille spectateur de ces manœuvres, j'en attendais de plus décisives.

„Ayant pris le parti de distribuer des postes le long de la rivière à des distances convenables, et de tenir la masse de mes troupes au centre, à Borisoff et à Vessergowa, j'étais prêt à me porter, suivant le besoin, sur les points intermédiaires. Les immenses reflets qui s'élevaient au-dessus des bivouacs de l'ennemi, et que nous apercevions la nuit, auraient suffi pour nous faire présumer qu'il y avait là une grande quantité de troupes. On les voyait dans trois ou quatre endroits différents.

„Quoiqu'il ne parût pas probable que Napoléon voulût passer la Bérésina vers Bérésino inférieur, parce que cela

allongeait sa route et lui faisait courir le risque de se heurter contre notre grande armée, qui devait le suivre sur son flanc, je ne pouvais cependant me permettre de ne tenir aucun compte des ordres du généralissime, d'autant plus que ses conjectures étaient confirmées par les renseignements fournis par Wittgenstein et Knorring. En outre, Napoléon pouvait avoir voulu appuyer un peu plus au sud, afin de nourrir, avec les ressources de ces provinces fertiles, ses soldats mourant de faim, qui marchaient depuis Moscou sur une route épuisée par le passage continu des troupes. Je fus donc amené à penser qu'il pouvait bien avoir placé deux petits corps, l'un devant Wittgenstein pour masquer son mouvement, et l'autre pour faire rideau devant moi et me retenir devant Borisoff. Il se serait alors dirigé sur Bobruisk, et le prince Schwartzemberg aurait pu arriver à temps pour protéger son passage et sa retraite. — L'absence de Koutousoff semblait confirmer ces conjectures. Ses bulletins annonçaient qu'il avait presque détruit l'armée ennemie, et sa correspondance antérieure qu'il le talonnait dans sa retraite. Or, depuis quatre jours, les Français étaient en face de moi, et Koutousoff ne paraissait pas. Je ne pouvais m'expliquer son absence, qu'en admettant que Napoléon avait changé de route, et que Koutousoff le poursuivait dans une autre direction.

„Au milieu de ces incertitudes, il fallait prendre un parti. Il fallait, avant tout, obéir. Je ne voulais pas cependant abandonner mon plan primitif, qui était de garder la Bérésina sur les points où elle est traversée par les deux routes si importantes de Minsk et de Wilna, par Zembin. Pour tout concilier, je donnai l'ordre à Langeron de garder, au centre, la tête de pont de Borisoff, et à Tcharplitz de défendre au nord Vésélovo, tandis qu'avec la division Voïnoff je marcherais au sud vers Schabachévitchi, village situé sur la Bérésina, à plus de six lieues au-dessous de Borisoff.

„Langeron, posté à Borisoff, devait, de ce point central, observer les mouvements de l'ennemi sur la partie supérieure

de la Bérésina, jusqu'au-dessous de Borisoff, et opposer la résistance la plus vive aux tentatives de passage que pourraient faire les Français, soit à Vésélovo, soit ailleurs. Il devait soutenir de tous ses moyens Tcharplitz en cas d'attaque. Mais si l'ennemi n'entreprenait rien de sérieux et ne faisait que de fausses démonstrations, afin de nous donner le change, s'il venait à quitter la rive opposée pour se porter du côté où j'allais descendre, — alors Langeron devait appeler à lui Tcharplitz et se rapprocher de moi.

„Ces ordres expédiés, je partis pour Schabachevitchi, en cherchant à dérober à l'ennemi mon mouvement, dont la connaissance l'aurait encouragé à attaquer des corps affaiblis par mon éloignement. Dans cette marche qu'il me fallait faire en face de lui, en descendant pendant six heures la Bérésina qui nous séparait, je profitai avec soin de quelques hauteurs et des forêts, qui masquèrent mes troupes comme un rideau. Les routes n'étaient point pavées, la neige les couvrait, et d'ailleurs la distance empêchait le bruit de mon train d'artillerie de parvenir jusqu'à l'ennemi. Nous arrivâmes le soir (12—24) à Schabachevitchi.

„Arrivé là, je reçus un officier qui, avant mon départ de Borisoff, avait été expédié par Tcharplitz de l'autre côté de la Bérésina, pour reconnaître la position de l'ennemi et de Wittgenstein. Ayant passé la Bérésina au gué de Stakof, il avait rencontré quelques-uns de nos partisans, et avait reçu d'eux une lettre de Wittgenstein à mon adresse. Wittgenstein m'y annonçait sa résolution de suivre en queue, s'ils se retiraient, les Français, qui se trouvaient devant lui, et de se joindre à la grande-armée de Koutousoff. Je vis avec beaucoup de regret que, contrairement à nos instructions, Wittgenstein, — au lieu de venir avec les quarante-cinq mille hommes qu'il commandait se joindre à moi pour disputer de front le passage, voulait rester sur les derrières des Français et me laissait seul en face de Napoléon, avec des forces insuffisantes. Je réexpédiai donc immédiatement le même courrier à Wittgenstein,

pour l'engager à venir au contraire se joindre à moi, suivant le plan primitif. Je voulais expédier un autre courrier; mais l'officier, porteur de la lettre de Wittgenstein, demanda à être encore, malgré sa fatigue, chargé de cette mission. Il s'était acquitté de la première avec intelligence et courage: j'y consentis et il repartit à dix heures du soir. Mais, au lieu de faire rapidement le trajet, comme il me l'avait promis, il s'arrêta à quelques verstes de là pour passer la nuit et n'arriva à Borisoff qu'à dix heures du matin, bien après d'autres courriers expédiés après lui. C'est ainsi que, faute de savoir apprécier l'importance d'un message, ce jeune homme trompa ma confiance. Ma lettre ne parvint pas à Wittgenstein, qui persista dans sa fatale résolution.

„Le lendemain, 13—25, un Cosaque m'apporta la nouvelle que l'ennemi faisait des préparatifs pour jeter un pont à Oukoloda, à une lieue et demi au sud de Borisoff, et entre Langeron et moi. Le général major Roudzévitch fut aussitôt expédié, avec deux régiments d'infanterie et six pièces de canon, pour renforcer le détachement qui se trouvait sur ce point. A peine s'était-il mis en marche, qu'un autre Cosaque apporta la nouvelle que l'ennemi venait d'abandonner son ouvrage. Cependant Roudzévitch continua sa marche sur ce point, qui, étant guéable, paraissait convenir pour le passage.

„Le 14—26, de bonne heure, Langeron me fit savoir que l'ennemi tentait le passage vis-à-vis du village de Brillova ou Staklo, et que Tcharplitz s'y opposait avec sa division. C'était l'extrémité nord de notre ligne, dont j'occupais en personne l'extrémité sud. Quoiqu'on ne pût juger encore si l'entreprise était sérieuse ou si elle serait abandonnée comme la première, je donnai ordre à Tcharplitz de défendre ce point à outrance, le prévenant que, dans le cas où l'ennemi s'obstinerait, des secours lui seraient immédiatement envoyés. J'ordonnai en même temps à Langeron, qui se trouvait plus près de Tcharplitz, de lui envoyer toutes les troupes dont il pourrait disposer sans dégarnir entièrement la tête de pont de Borisoff. Roud-

zévitch dut continuer sa route jusqu'à Borisoff pour y remplacer les troupes envoyées au secours de Tcharplitz.

„Sur ces entrefaites, un courrier de Tcharplitz vint m'annoncer que l'ennemi persistait dans son entreprise. Jugeant alors que les Français étaient vraiment décidés à tenter le passage au nord, je renonçai à l'occupation de la ligne du sud, et je me mis aussitôt en marche sur Borisoff. J'y arrivai vers dix heures du soir, avec la division Voïnof et tout le quartier général. Pendant notre marche, nous entendions la canonnade sur le point du passage.

„Je crois ici devoir entrer dans quelques détails sur les opérations de Tcharplitz, depuis mon départ de Borisoff, le 12—24 au matin, jusqu'à mon retour, le 14—26 au soir. Le rapport de ce général est la base de ma narration.

„Posté à Brillova, à quatre ou cinq cents toises du point où, plus tard, les Français jetèrent un pont, Tcharplitz avait fait occuper par deux détachements Zembin, qui était à six ou sept lieues de lui sur la route de Wilna, et Vésélovo à cinq lieues à sa gauche sur la Bérésina inférieure. Pour juger de plus près des mouvements de l'ennemi, il s'était caché dans des broussailles le long de cette rivière, et avait observé lui-même des officiers qui venaient rechercher quels étaient les points favorables pour le passage. Ces officiers avaient cru cacher leurs reconnaissances en feignant de venir faire boire les chevaux; mais Tcharplitz avait observé que ces chevaux étaient toujours les mêmes et revenaient montés par de nouveaux cavaliers qui faisaient à leur tour leur reconnaissance.

„Au milieu des préoccupations que lui donnaient ces indices d'un passage qui semblait imminent, Langeron lui avait envoyé à contre-temps l'ordre d'abandonner ses trois postes de Zembin, de Vésélovo et de Brillova, pour venir le rejoindre à Borisoff et se rabattre avec lui sur moi. Tcharplitz, se fondant sur les circonstances et sur mes instructions, avait résisté à ce premier ordre et à un projet aussi déplacé. Il n'avait pas obéi davantage à un second ordre, dans lequel

Langeron le menaçait de le rendre responsable de sa désobéissance. L'un et l'autre m'avaient expédié les courriers que j'avais reçus à Schabachévitchi; mais Langeron, se bornant à me parler des tentatives des Français, ne m'avait pas dit un mot des deux ordres intempestifs par lesquels il rappelait Tcharplitz.

„Vers le soir du 13—25, celui-ci avait vu augmenter devant lui l'étendue des forces et les mouvements des troupes ennemies, dont les masses allaient toujours grossissant. Comme la rive, plus basse de son côté, ne lui permettait qu'une vue insuffisante, il fit, dès que la nuit fut venue, passer à la nage trois cents Cosaques sous les ordres d'un colonel. Ils devaient lui ramener quelques prisonniers, et, à défaut de prisonniers, le seigneur ou l'intendant du village situé sur la rive opposée. A une heure après minuit, ce détachement lui ramenait des prisonniers français et l'intendant. Il apprit des premiers que l'armée française se trouvait entre Staroï, Borisoff et Novoï, et qu'on parlait d'un mouvement général pour le jour qui allait commencer. L'intendant ajouta que les Français avaient ordonné la construction de deux ponts, et, d'après sa connaissance des localités, il supposait que ces ponts seraient jetés à Vésélovo ou à Brillova.

„En ce moment, la gelée avait pris si subitement, que la rivière commençait à charrier et que les marais qui, à partir de la Bérésina, entourent au loin la chaussée, étaient devenus un terrain dur et solide sur lequel les colonnes ennemies pouvaient, aussitôt après le passage, se déployer et présenter un front et des feux de trois à quatre cents toises d'étendue. Cette circonstance changeait à elle seule la face des affaires. Si la gelée n'était pas survenue subitement et avec cette intensité, l'armée française, après avoir passé la Bérésina, aurait immédiatement trouvé une grande étendue de marais impraticables, où ses canons, ses chevaux et ses hommes se seraient embourbés et noyés dès qu'on se serait hasardé à y mettre le pied. Ce n'était qu'à plus de cinq cents toises du pont de la

Bérésina, aux abords du village de Brillova et des bois, que le terrain, se relevant un peu, cessait d'être couvert de marécages. Pour traverser cet espace, pas d'autre voie qu'une chaussée étroite, élevée au-dessus de flaques d'eau bourbeuse. Sans la gelée, les Français auraient été réduits à s'avancer sur Tcharplitz par cette étroite chaussée, en s'éloignant des batteries qui, de l'autre rive, les soutenaient. Leur tête de colonne ne présentant alors qu'un front de quelques toises, ils n'auraient pu agir contre Tcharplitz qu'avec des feux presque nuls, tandis que celui-ci eût fait converger sur leur tête de colonne, à sa sortie de ce défilé, la mitraille et le feu de son infanterie déployée à l'avance. Peut-être l'effet de ces feux eût-il empêché les Français de déboucher. Mais le froid, en solidifiant la surface du marais, leur applanit ces obstacles. Fatal pour eux depuis leur retraite de Moscou, il vint ici à leur secours; car, avec la continuation du dégel, le passage eût été impraticable.

„Tcharplitz, sentant que sa position devenait critique, se hâta de faire revenir le détachement de Zembin. Ce détachement ne brûla pas les longs ponts qui, à une lieue et demie de la Bérésina, sont élevés sur de nouveaux marais que traverse la route de Wilna par Zembin; dans mes instructions, j'avais recommandé à Tcharplitz de les détruire. Au reste, cette négligence n'a pas eu les résultats qu'on s'est plu à en faire sortir. Assurément, s'il n'eût pas gelé, la destruction de ces ponts eût été un nouvel obstacle capable d'arrêter tout court les Français dans ces marécages; mais, grâce à la gelée, ils auraient pu passer à côté de ces ponts détruits, ainsi que je l'ai fait moi-même dans la poursuite, que n'a pas retardé de dix minutes la destruction des ponts par les Français.

„Dès que le détachement de Zembin fut arrivé, Tcharplitz le disposa sous le village de Brillova. Il avait placé en divers endroits des pièces d'artillerie pour gêner la construction du pont.

„Le 14—26, à sept heures du matin, dès les premières

lueurs du crépuscule, l'ennemi se mettant en mouvement avait jeté sur la rive droite des tirailleurs qui harcelaient Tcharplitz de leurs feux. Il les culbuta et réussit avec la mitraille à rejeter en arrière les travailleurs occupés à la construction du pont. Mais bientôt les Français réunirent cinquante pièces de gros calibre sur la rive opposée, qui dominait de beaucoup la position de Tcharplitz. Le feu de cette énorme batterie menaçant de briser ses canons, il avait abandonné tous ses postes. Se trouvant trop faible pour empêcher la construction du pont et le passage, il n'avait pas voulu exposer ses soldats à être détruits dans une entreprise qu'il jugeait impossible, et il s'était replié dans les bois. Du reste, quand le corps du maréchal Oudinot passa, il lui disputa pas à pas la possession de ce pont, et il l'arrêta le soir, en avant du village de Stakof, à près de deux lieues du point de passage et à une distance égale de Borisoff. Enfin, malgré l'infériorité de ses forces, il avait fait trois cent quatre-vingts prisonniers dont huit officiers et un capitaine de la garde impériale. Nous apprîmes par eux que l'armée de Napoléon allait passer sur le même point de Studianka à Brillova.

„Tcharplitz était un officier intelligent, plein de bravoure et d'activité. Après Lambert, dont une blessure m'avait malheureusement privé, c'était de tous mes généraux celui dans lequel j'avais le plus de confiance. Toutefois, beaucoup de militaires français ont trouvé que la résistance qu'ils avaient éprouvée au sortir de la Bérésina avait été moins vive que celle à laquelle ils s'attendaient. Mes instructions prescrivaient à Tcharplitz de résister à outrance, et peut-être eût-il été possible de tenir plus longtemps à la faveur des maisons de Brillova et de quelques dispositions de défense improvisées à temps. Sans les ordres de Koutousoff, qui m'avaient écarté de huit lieues du point décisif, les choses auraient pu se passer différemment. Mais Tcharplitz, abandonné avec ses quatre mille hommes, rappelé, menacé même par Langeron s'il continuait à tenir ferme dans sa position, peut bien avoir été

ébranlé. Il pouvait s'attendre à être coupé d'un moment à l'autre, car, à deux lieues de Borisoff et de Brillova, le gué de Stakof pouvait servir de passage à des forces suffisantes pour l'empêcher de se replier sur nous, ou de recevoir nos secours.

„D'ailleurs, me jugeant trop faible pour arrêter Napoléon, même avec toutes mes forces réunies, il avait préféré se conserver, pour défendre avec le reste de mon armée la route de Minsk. La possession de cette route eût facilité la jonction de Napoléon avec Schwartzemberg; renforcés et ravitaillés par les dépôts et les immenses magasins de Wilna, ils auraient pu nous contraindre à finir là notre campagne. Cette considération préoccupait tellement Tcharplitz qu'il m'a dit plus tard et à plusieurs reprises que c'était à dessein qu'il n'avait pas, malgré mes instructions, détruit les longs ponts sur les marais de la route de Zembin. Il jugeait que Napoléon n'ayant plus alors d'autre retraite que la route de Zembin, n'aurait hésité devant aucun sacrifice pour s'en emparer, et que, grâce à notre infériorité numérique, il l'eût enlevée en nous écrasant.

„Cette pensée, Tcharplitz ne l'eut pas seul: Napoléon l'eut aussi. Plusieurs des généraux qui l'entouraient alors me l'ont dit depuis: je citerai entre autres le duc de Vicence, le comte de Loban et le général Maison. Lorsque Napoléon, au lieu de trouver Wittgenstein réuni à moi devant le front de son armée, vit qu'au contraire celui-ci le suivait en queue, il dit aussitôt: *„L'amiral est seul de l'autre côté de la Bérésina: nous forcerons le passage.“* Quand il l'eut forcé, il dit à plusieurs reprises: *„J'ai bien envie d'enlever ce corps-là.“* Mais le temps pressait; Koutousoff et Wittgenstein pouvaient arriver. Il se rendit aux représentations de ses généraux, qui voyaient dans cette entreprise une perte dangereuse d'hommes et de temps.

„Le jour même où les Français forçaient ainsi le passage de la Bérésina, Koutousoff se décidait enfin à passer le Dnieper à Kopis, à vingt-cinq lieues de là.

„Nous touchions au 15—27 novembre. Depuis sept jours nous étions sur la Bérésina; depuis cinq jours, nous nous bat-

tions contre l'avant-garde, puis contre les différents corps de la grande armée française. Ni Wittgenstein, ni Koutousoff n'avaient paru. Ils me laissaient seul, avec une poignée d'hommes, contre Napoléon, ses maréchaux et une armée trois fois plus nombreuse que la mienne, tandis que mes derrières étaient menacés par Schwartzemberg et par les populations polonaises insurgées ! Le but de notre réunion, concertée pour frapper un coup décisif, était évidemment manqué. Tandis que Napoléon achevait la construction de ses ponts et continuait à faire passer ses troupes, il ne me restait qu'à réunir promptement tous les détachements que j'avais distribués le long de la Bérésina et à réorganiser les corps qui avaient souffert dans le combat du 14—26. Je voulais réunir toutes mes forces, soit pour attaquer Napoléon dans sa retraite, et lui faire le plus de mal possible, soit pour défendre à outrance la route de Minsk.

„Toutes mes dispositions furent prises en conséquence. Le 15—27 novembre, lendemain de mon arrivée à Borisoff, je me rendis auprès de Tcharplitz. Je reconnus sa position. Sur son front se prolongeaient au loin des bois de sapins élevés, au milieu desquels on voyait par intervalle les vastes clairières de la forêt. Celle-ci était traversée, dans la direction de l'ennemi, par une chaussée bordée de fossés. La largeur de cette chaussée était assez grande pour qu'à la rigueur on y pût mettre en batterie et de front huit ou dix pièces de canon. La chaussée montait et descendait tour à tour sur un terrain ondulé. A droite, un petit chemin longeait la lisière, vers les marécages ; à gauche, un autre sentier menait à Liokova, en dépassant l'extrême droite des Français. Du village de Stakova, où était Tcharplitz, jusqu'à Brillova et au point de passage, il y a de trois mille cinq cents à quatre mille toises. On voit que sur un pareil terrain la résistance devait être facile pour les Français, m'eussent-ils été beaucoup inférieurs en nombre. Je n'y pouvais faire jouer ma nombreuse artillerie, qui était de cent pièces. Mes neuf mille cavaliers s'y trouvaient, pour

la plupart, inutiles. Quant à mes dix mille fantassins, impossible de les faire tous combattre en masse; cette forêt si profonde, il fallait, pour la percer, s'éparpiller en tirailleurs. Or, cette nécessité me donnait à nombre égal une infériorité immense. L'infanterie russe, une fois en position, est inébranlable: mais, dans une attaque en tirailleurs, où chaque homme doit par lui-même tirer parti des accidents du terrain, elle est loin d'avoir l'intelligence et l'élan qui caractérisent les autres troupes européennes, et surtout les Français, dont j'avais l'élite devant moi.

„Il ne me restait que l'un de ces deux partis à prendre: essayer de culbuter jusque dans la Bérésina les troupes qui l'avaient déjà franchie, et pour cela marcher sur elles à l'instant même et avant que leur nombre toujours croissant ne rendît pour moi la lutte trop difficile et trop périlleuse; — ou bien, réunir avant d'attaquer mes troupes disséminées le long de la Bérésina, avec le faible espoir que l'arrivée des renforts de Wittgenstein ou de Koutousoff me permettrait de m'engager avec plus de chances de succès, quel que fût le nombre des troupes françaises qui auraient passé la Bérésina.

„Le moment favorable pour l'attaque était passé depuis vingt-quatre heures. C'est lorsqu'ils débouchaient en petit nombre de leur pont sur la Bérésina qu'il aurait fallu être là pour soutenir Tcharplitz et les rejeter dans la rivière. L'ordre de Koutousoff m'en avait empêché. Depuis lors, les Français, auxquels je supposais soixante-dix mille hommes, avaient dû faire passer la Bérésina à un nombre de troupes bien supérieur à celui du renfort que j'amenais de Schabachévitchi. Mon infanterie avait eu neuf lieues à faire, tandis que les Français n'avaient fait que traverser un pont de cinquante-quatre toises; elle n'était pas réunie tout entière, et pour la concentrer il me fallait la journée du 27. En attaquant immédiatement, j'avais donc neuf chances sur dix contre moi. C'eût été un coup de tête qui pouvait amener la destruction de mes troupes, au moment même où un retard de quelques heures

pouvait me donner la coopération de Koutousoff ou de Wittgenstein que j'attendais. Je me décidai donc à ajourner l'attaque. Je mis deux régiments de plus à la disposition de Tcharplitz et lui donnai l'ordre d'attaquer le lendemain 28, à la pointe du jour, lui promettant de le soutenir avec le reste de mes troupes. Je retournai aussitôt à Borisoff, afin d'activer les préparatifs.

„Les premières ombres de la nuit approchaient, quand nous entendîmes quelques coups de canon tirés de l'autre côté de la Bérésina sur les derrières de l'armée française. Enfin, après tant de retard, Wittgenstein arrivait. J'envoyai aussitôt des partis en reconnaissance sur la rive opposée, car on passait la rivière très facilement vis-à-vis de Borisoff. Je donnai l'ordre à un régiment d'infanterie de s'emparer de la ville de Borisoff, occupée alors par la division française Parthouneaux. Ce général évacua la ville. Nous vîmes dans le crépuscule ses troupes se mettre d'abord en marche pour rejoindre Napoléon, en remontant le cours de la Bérésina vers Studianka; puis, incertaines, en entendant le canon de Wittgenstein qui résonnait du côté opposé au mien, suspendre leur marche et rester immobiles au milieu des champs. Bientôt, une autre canonnade retentit à leur droite: c'était Platof arrivant avec ses Cosaques. La division française égarée dans sa marche, alla donner au milieu de l'armée de Wittgenstein qui la fit prisonnière.

„Vers dix heures du soir, l'un de nos partisans, le colonel Soslavin, se présenta à moi de la part de Wittgenstein. Il me demanda ce que je comptais faire, — d'un ton qui me fit voir clairement que Wittgenstein se croyait entièrement indépendant dans son commandement et ne ferait que ce qui serait à sa convenance. Ainsi, lorsque m'arrivaient ces secours si tardifs, les petitesesses de l'amour-propre allaient empêcher de mettre dans nos opérations l'ensemble qu'elles exigeaient! Je répondis au colonel que je comptais attaquer sur la rive droite à la pointe du jour, et que, supposant l'ennemi

au moins quatre fois aussi fort que moi, j'invitais le comte Wittgenstein à attaquer en même temps sur la rive gauche. J'écrivis aussi à ce général pour lui demander un renfort de deux divisions d'infanterie. — Wittgenstein ne me fit aucune réponse sur ce point; mais il me promit d'attaquer le lendemain à la pointe du jour, ce qu'il ne fit pas. Il n'attaqua que quatre heures plus tard.

„Je reçus sa réponse à onze heures du soir. Je fis aussitôt partir le général Lanskoy avec six pièces d'artillerie à cheval et la plus grande partie de ma cavalerie, dont l'emploi sur le terrain où nous avions à combattre eût été difficile ou nul, à cause des bois et des marais. Je lui donnai l'ordre d'intercepter la route de Zembin à Pléchénitza, de détruire les ponts, les magasins et tout ce qui pourrait servir à l'ennemi.

„Le lieutenant-colonel Michel Orloff, aide-de-camp de l'Empereur, arriva sur ces entrefaites. Kontousoff l'avait expédié avec un détachement de Cosaques, afin de savoir où j'étais; ce qui lui paraissait indispensable avant de s'approcher de Borisoff. J'eus le déplaisir d'apprendre par cet envoyé que la maréchal se trouvait à six marches de moi et de l'ennemi. On peut se faire d'après cela une idée de la vigueur de sa poursuite: c'était là talonner l'ennemi à distance respectueuse.

„Le 16-28, à la pointe du jour, je me mis en marche sur Stakof avec toutes mes troupes. J'espérais encore arriver à temps pour troubler le passage qui ne pouvait pas être entièrement opéré. J'avais la chance de culbuter l'ennemi dans la Bérésina, avant qu'il ne se fût établi fortement sur la rive droite, — si Wittgenstein, suivant sa promesse, attaquait au point du jour les corps français qui restaient encore sur la rive gauche. — Wittgenstein avait six divisions, formant un effectif d'environ quarante-cinq mille hommes.

„J'avais donné à Tcharplitz l'ordre de commencer l'attaque sans attendre personne. Il prit les dispositions suivantes:

„Une première colonne, sous les ordres du général Roud-

zévitch, s'avancant à travers le bois dans la direction du grand chemin, devait attaquer et culbuter les avant-postes de l'ennemi. Deux autres corps, sous les généraux Kornilof et Merchézéri, devaient la soutenir en s'avancant en colonne avec quelque cavalerie. Son artillerie fut placée, en profitant des ondulations du terrain, de distance en distance, sur le grand chemin, par quatre pièces de front. Elle était soutenue par les régiments de Paulogorod et par deux régiments de dragons. Enfin, une quatrième colonne, composée de deux régiments de chasseurs à pied, de deux de cavalerie régulière, d'un régiment de Cosaques et de quatre pièces de canon, devait, sous les ordres du colonel Krafowski, côtoyer la Bérésina et la remonter en longeant la lisière du bois sur le flanc droit de Tcharpliz, afin surtout de le couvrir, si de ce côté l'ennemi faisait quelque tentative. Ce détachement secondait en outre l'attaque générale.

„Tcharplitz mit ses troupes en mouvement le 16-28, vers cinq heures du matin. Pour moi, dès mon arrivée à Stakof, entre sept et huit heures, je formai une colonne et fis avancer pour le soutenir, d'abord la division Woïnof, puis la division Pahlen, enfin, huit autres régiments qui restaient disponibles.

„La veille, en étudiant le front d'attaque, j'avais remarqué que, derrière Tcharplitz, le terrain présentait une position élevée avec un ruisseau par-devant. C'était un moyen de défense pour arrêter l'ennemi, s'il obtenait sur nous un avantage marqué. Ce fut là que je plaçai mon parc d'artillerie, sous la protection de ma réserve. Je fis occuper et garnir d'artillerie d'autres hauteurs plus en avant. En cas de mouvement rétrograde, elles auraient protégé la marche de nos colonnes d'attaque, qui pouvaient être tournées par l'ennemi, la gelée livrant passage sur les marais qui nous flanquaient. De toute ma cavalerie, je n'avais gardé que cinq régiments; le reste avait été expédié la veille sur la route de Zembin.

„Roudzévitch, avec la première colonne d'attaque, s'enfonça dans la forêt et culbuta la première chaîne des avant-

postes ennemis, malgré une résistance opiniâtre. Sur tous les points en face de nous, on voyait une certaine confusion, et nos troupes avançaient rapidement. Cependant, Krafowski marchant le long de la Bérésina, sur la lisière du bois, était parvenu à deux lieues en avant, et sa batterie ouvrait le feu sur le pont de la Bérésina et sur la chaussée aboutissante.

„Tcharplitz raconte qu'il entendit alors sur ses derrières des cris de hurrah! et le tambour battant la charge. C'étaient des colonnes de réserve que mon chef d'état-major, le général Sabaneïef, avait fait répandre dans le bois en tirailleurs, afin sans doute d'étendre le front d'attaque et d'inquiéter les Français, en leur faisant craindre d'être débordés par des forces considérables. Tcharplitz, qui avait voulu que ces troupes fussent remises en colonne, chercha Sabaneïef sans le trouver, et regagna le front de sa division, où sa présence était indispensable.

„La résistance croissait à chaque pas en avant; on approchait du centre où l'ennemi avait sous sa main ses réserves. D'un plateau, près de Brilova, qui dominait nos mouvements, il ouvrit un feu d'enfer qui fracassait les arbres et estropiait ainsi un grand nombre de nos soldats. Tcharplitz avançait néanmoins; tout-à-coup, des clairières succédèrent au fourré dans lequel il avait fallu éparpiller les fantassins qui marchaient en tirailleurs. Dans ce moment critique où, sans s'y attendre, ils se trouvaient subitement sur un terrain découvert, et exposés épars aux charges de la cavalerie, les huit régiments de réserve que j'avais envoyés avec Sabaneïef auraient dû se trouver en colonne et prêts à les contenir, mais par malheur Sabaneïef les avait dispersés sur la gauche.

„L'ennemi profita de cette faute; nous le vîmes mettre en mouvement une colonne d'infanterie; puis soudain une charge de cavalerie, tombant avec la rapidité de la foudre, sur la ligne de nos tirailleurs éparpillés, la mit en déroute. Dans ce tumulte, l'infanterie placée en arrière fit feu sur Tcharplitz, Voïnof, et d'autres généraux enveloppés par les cavaliers fran-

çais. Tcharplitz, se défendant le sabre à la main avec son escorte, reçut un coup de feu à la tête, et eut son cheval tué sous lui, ainsi que Voïnof, qui eut une forte contusion. Ils parvinrent enfin à se dégager, et un escadron de Paulogorod délivra le général prince Cherbatof, au moment où coupé, entouré et saisi par ses habits, il allait être précipité à bas de son cheval. Par une singularité remarquable, sur ce terrain boisé, une charge de cavalerie avait causé notre désordre, et une charge des nôtres coupa court à la poursuite des Français. Nous continuâmes à nous battre assez avant dans la nuit; nous gardâmes nos positions, mais sans pouvoir avancer.

„Je dois rendre justice à l'habileté avec laquelle le général Doumerc trouva moyen de faire des charges de cavalerie dans les clairières de la forêt. Tcharplitz, dans son rapport, évaluait nos pertes à deux mille hommes; celles des Français ont dû être considérables, d'après l'aveu des prisonniers et le nombre de leurs généraux blessés. Parmi ceux-ci se trouvaient le duc de Reggio, les généraux Legrand, Zaieuzeck, Dombrowski, Kamenski et autres. Les prisonniers français déclarèrent que les deux corps qu'on avait employés les premiers dans cette affaire avaient été entièrement détruits. — Quant au nombre des prisonniers que nous fit Doumerc, je n'ai jamais pu le savoir exactement, grâce aux rapports mensongers dont l'usage était devenu général dans l'armée russe.

„Je dois mentionner ici une circonstance fâcheuse. Un des régiments envoyés pour renforcer Tcharplitz hésita d'abord, et ensuite refusa de marcher; les exhortations n'ayant produit aucun effet, je fus obligé d'avoir recours à la menace de faire tirer sur lui. Je fis braquer des canons sur lui par derrière; il marcha alors et se conduisit très bien. J'appris plus tard qu'à l'assaut de Roustchouk, sur le Danube, où Kamenski perdit douze cents hommes, ce régiment, muni d'échelles trop courtes et mal conduit, avait été presque entièrement détruit; il n'avait plus confiance en ses chefs, et sa démoralisation avait amené ce fait fâcheux, inoui dans les annales des armées russes.

„Pendant le combat, un de nos partisans, le colonel Jermoloff, s'était présenté avec plus de quatre mille hommes de toutes armes; je l'invitai à prendre part à une lutte qui, aux yeux d'un Russe, devait paraître de la plus grande importance. Il me répondit que ses soldats ayant été plusieurs jours sans manger, étaient exténués, et qu'à moins que je ne leur fisse donner des vivres, ils ne seraient pas en état de combattre. Comme les provisions que nous avions apportées de Minsk, dans nos havre-sacs pour ainsi dire, étaient épuisées, je ne pus en donner à ses troupes qui ne prirent point part au combat. — Bientôt après arriva Platoff, qui n'amenait que des Cosaques; il ne me refusa pas quelques régiments, qui furent dirigés sur le théâtre du combat; mais la charge de la cavalerie française avait déjà produit son effet, et la nature du terrain ne leur permit pas de nous rendre grand service.

„Quant à Wittgenstein, il m'arriva de sa personne, mais sans troupes, vers deux heures après midi; l'attaque de Tcharplitz avait commencé à cinq heures du matin, Wittgenstein était venu à Borisoff et avait passé sans difficulté la Bérésina, à côté du pont détruit. Lorsque je lui eus dépeint notre position, et redemandé des renforts, qui, du reste, ne pouvaient plus guère arriver à temps, il me répondit: „Mais que voulez-vous faire? l'ennemi continuera sa fusillade jusqu'à la nuit, et puis il se retirera comme de coutume.“ J'eus beau lui dire que nous ne devions pas nous contenter de fusillade et de poursuite, et qu'il s'agissait de détruire l'ennemi, mes paroles furent sans effet.

„Le comte Wittgenstein est resté, avec la plus grande partie de ses forces, froid et tranquille spectateur d'un combat qui devait décider du sort de l'armée française. Tandis que depuis cinq heures du matin nous luttions sur la rive droite, avec des forces très-inférieures, contre la majeure partie des troupes de Napoléon, il n'employa sur la rive gauche, contre le maréchal Victor qui commandait l'arrière-garde, qu'un corps insuffisant. Il avait promis d'attaquer en

même temps que nous, à cinq heures du matin, et il n'a attaqué qu'à dix heures; il n'a point empêché Victor de garder sa position toute la journée; il n'a engagé que quatorze mille hommes, quand il en avait quarante-cinq mille, et qu'il n'avait pas consenti à me renforcer de deux divisions; le reste demeura à distance sans rien faire. Il écrivit à Alexandre „*qu'il avait contraint Napoléon à passer la Bérésina*;“ or, il avait pour mission de l'empêcher de passer.

„C'est ainsi que les cent soixante mille hommes qui, d'après les calculs d'Alexandre, devaient se concentrer sur la rive droite de la Bérésina pour arrêter en tête Napoléon, que Koutousoff presserait par derrière, se réduisirent aux vingt mille hommes que j'avais sous mes ordres. Personne n'obéit à ses instructions, personne ne vint à son poste, excepté moi.

„L'ennemi fila pendant la nuit. Je mis Tcharplitz à l'avant-garde, avec ordre de le poursuivre avec la plus grande vigueur et une extrême célérité; je renforçai Tcharplitz de tous les détachements de troupes légères avec lesquelles le général major Orourk avait gardé, à notre droite, la rive droite de la Bérésina.

„Lorsque la veille Napoléon avait appris, au milieu du combat, que tous les hommes en état de porter les armes avaient franchi la Bérésina, il avait donné l'ordre au maréchal Victor de passer aussi et de détruire les ponts, laissant ainsi sur la rive gauche une immense quantité de train et de bagages. Alors commença une confusion qu'il est impossible de décrire; de l'infanterie, de la cavalerie, des traînards, et tout ce qui avait suivi l'armée, des femmes, des enfants, se précipitèrent pêle-mêle sur le pont qu'on détruisait.

„En arrivant, le 17—20 novembre, sur la position que l'ennemi avait occupée la veille, et qu'il venait de quitter, un spectacle affreux s'offrait à nos regards; le sol était couvert de cadavres d'hommes tués ou morts de froids; ils étaient gelés et dans toute sorte d'attitudes. Partout les cabanes de paysans en étaient remplies; la rivière était comblée par une

multitude de fantassins, de femmes et d'enfants noyés. Autour des ponts, des escadrons entiers étaient entassés les uns sur les autres dans la rivière où ils avaient été précipités. Au milieu de ces monceaux de cadavres qui s'élevaient au-dessus de la surface des eaux, se dressaient, raides et immobiles, comme autant de statues équestres, nombre de cavaliers sur leurs chevaux gelés, et dans l'attitude où ils étaient morts.

„Peu émus de ce spectacle, nos Cosaques ne songeaient qu'à mettre à profit cette occasion de faire du butin; ils étaient moins bien partagés que ceux de Platoff et de Wittgenstein qui, sur la rive droite, avaient pu piller les chariots où se trouvait le butin fait à Moscou, les statues d'or et d'argent, les objets précieux; aussi, ils se hâtaient de repêcher dans la rivière les cadavres dont ils prenaient les bourses, les montres, les habits. Leur goût industriel pour le pillage se trouvant mal satisfait par cette curée, ils s'en prenaient aux Français survivants, et les dépouillaient de leurs vêtements. Ces malheureux remplissaient l'air de cris aigus, car le froid était devenu atroce; pour moi, retiré la nuit dans une cabane de paysans, j'étais poursuivi par leur gémissements. Plusieurs, dans leur agonie, essayèrent d'en escalader les murs, et le froid achevant de les tuer dans ce dernier effort, je les trouvai, en sortant, les uns avec un bras, les autres avec une jambe levée en l'air; avant qu'ils eussent pu les baisser, la gelée les avait raidis dans cette attitude. — Les courriers que j'envoyais en traîneau étaient arrêtés en route par la quantité des cadavres; tantôt un bras, tantôt une jambe ou une tête s'engageait dans les barres qui fixent le siège sur les patins.

„Par la suite, ordre fut donné au gouverneur de Minsk de ramasser tous les cadavres et de les brûler, pour prévenir une épidémie. D'après ses rapports, il trouva sur le champ de bataille, et aux environs du point de passage, vingt-quatre mille cadavres qu'il fit livrer aux flammes.“

V.

POURSUITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

„A partir du 17—29 novembre, la poursuite commença, et nous ne laissâmes à l'ennemi de repos ni le jour, ni la nuit; mais lorsque Tcharplitz eut atteint, à Smorgoni, l'arrière-garde, composée de trois mille hommes, et qu'il l'eût détruite, tout ordre disparut dans l'armée ennemie. Dès lors, nous marchâmes pêle-mêle avec les Français. Leur retraite se changea en déroute. Plus de trente mille prisonniers, deux cent cinquante pièces de canon et une quantité énorme de bagages tombèrent en notre pouvoir. La route était jalonnée de cadavres, qui nous montraient clairement par où l'ennemi avait passé. D'abord, nous trouvions des hommes de toutes armes, excepté de la garde impériale; mais vers la fin de la déroute, nous commençâmes à trouver, de distance en distance, des morts appartenant à la garde, et leur nombre augmentait à mesure que nous avançons. Marchant confondus avec l'ennemi et n'ayant pas le temps de former en corps les malheureux que nous ramassions, et de leur donner des sauve-garde, nous nous contentions de leur faire rebrousser chemin. J'ai fait ainsi plusieurs prisonniers de ma propre main.

„Je reçus, le 30 novembre, à Zembin, à vingt-neuf verstes au-delà de la Bérésina, une dépêche de Koutousoff, en date du 25. Le courrier ayant traversé l'armée de Wittgenstein, la lettre avait été communiquée au chef d'état-major, le général Béguitchef, pour qu'il prît connaissance des ordres qui m'étaient donnés. Il fut frappé de la date, et demanda au courrier „com-

ment il avait pu mettre cinq jours pour faire un trajet de vingt-cinq lieues?" Le courrier étonné, répondit: „Il n'y a que quelques heures que j'ai reçu cette lettre du chef d'état-major du maréchal Koutousoff.“ Béguitchef m'a raconté qu'il demanda, à la première occasion, l'explication de ce retard inconcevable au général Konownitzin, chef d'état-major de Koutousoff, et que celui-ci éluda tout éclaircissement, en lui disant: „Ne parlons plus de cela.“ C'est que la lettre était anti-datée de cinq jours, et voici pourquoi: Koutousoff m'avait donné, comme on l'a vu, l'ordre de marcher au sud pour défendre la route de Minsk. Or, Napoléon ayant passé au nord, à Vésélovo, il m'écrivait dans cette lettre deux jours après avoir appris le passage de la Bérésina: „Gardez surtout le passage de Vésélovo à Zembin, comme celui par lequel il est le plus vraisemblable que l'ennemi se dirigera.“ Ainsi, avec une fausse date, il se débarrassait de la faute qu'il avait commise en m'éloignant du point décisif, et il la rejetait sur moi.

„Au moment où j'étais déjà lancé depuis deux ou trois jours à la poursuite de Napoléon, Wittgenstein m'envoya demander mes pontons pour passer la Bérésina. Il arrivait du Dnieper et moi du Danube! Je lui expédiai mes pontons aussitôt, et il passa. Il se dirigea sur ma droite et envoya des partisans pour occuper Wilna avant moi, si c'était possible.

„En arrivant, le 24 au soir, à Malodetcho, j'y trouvai mon avant-garde aux prises avec l'arrière-garde ennemie. Le combat était engagé depuis quelques heures. Je fis tourner la position pour éviter une grande perte d'hommes. Aussitôt l'ennemi évacua le village. Je me rendis à la maison seigneuriale, que Napoléon avait quittée au moment où la fusillade des Cosaques se faisait déjà entendre dans la ville. J'appris qu'une grande activité y avait régné toute la nuit, et que Napoléon avait expédié plusieurs courriers qui devaient précéder son retour. Il venait de dicter son vingt-neuvième bulletin, si célèbre par la rare sincérité de ses aveux. Je vis la table, la cire et le papier qui venaient de servir pour ce travail.

L'intendant m'assura que Napoléon avait été dans une agitation et une inquiétude extrêmes, et qu'il n'y avait pas une heure qu'il était parti en toute hâte.

„De Malodetcho à Beletzi, Orourk prit neuf canons et fit plus de mille prisonniers. L'intensité du froid et le manque de vivres augmentaient les pertes de l'ennemi. La route se couvrait de plus en plus de cadavres; quelques traîneaux, qui appartenaient à l'armée, étaient obligés de s'arrêter de quart d'heure en quart d'heure pour détacher les cadavres gelés qui s'engageaient entre les barres par lesquelles les patins sont fixés au traîneau.

„Le 6 décembre, nous arrivâmes au village de Markova, après une marche de vingt et une verstes. Le froid se soutenait à environ vingt-cinq degrés Réaumur. Il avait été précédé d'un dégel, ce qui rendait la route extrêmement glissante. Les crampons des chevaux, qui avaient été ferrés à glace à Minsk, se trouvaient émoussés; hommes et chevaux avaient peine à se tenir sur leurs jambes. J'allais à pied, et quoique soutenu des deux côtés par des hommes, je tombai à plusieurs reprises.

„La division Loison, fraîchement arrivée, était partie de Wilna pour couvrir la retraite. Tcharplitz voulut couper l'arrière-garde française avant l'arrivée de ce renfort. Sur le chemin de Smorgoni, le pays est extrêmement boisé. Ces rideaux de forêts étaient très favorables pour dérober à l'ennemi, qui d'ailleurs n'avait pas de cavalerie, la connaissance d'un mouvement de flanc. Je me hâtai d'arriver pour soutenir Tcharplitz. Le froid, qui avait gelé les marais, facilita la marche des troupes légères, qu'il fit passer par des chemins reconnus par lui, sur les deux flancs de l'ennemi. Quand elles eurent gagné ses derrières, l'attaque commença en tête et en queue, et l'arrière-garde fut complètement détruite.

„Alors Tcharplitz s'avança jusqu'aux hauteurs de Smorgoni, où il trouva une douzaine de gros canons attelés et mèche allumée. Les artilleurs, se voyant abandonnés des

leurs et entourés par nous, demandèrent avec stupéfaction ce qu'était devenue l'arrière-garde. Tcharplitz profita de leur hésitation et entra dans Smorgoni, où il trouva le marquis de Castries, aide-de-camp du prince d'Eckmühl, envoyé par ce maréchal pour reconnaître la position de l'arrière-garde. Elle n'existait plus, et il trouva à la place notre avant-garde. Nous prîmes également le général Rossignol, une quantité prodigieuse d'équipages et deux cents prisonniers. Nous apprîmes, à Smorgoni, que Napoléon avait quitté l'armée sous la protection de la cavalerie.

„Partout où l'ennemi passait, il brûlait les cabanes de paysans et les autres bâtiments. On trouvait souvent des Français brûlés dans les maisons qu'ils avaient incendiées, ou gelés dans celles dont ils avaient naguère détruit les portes et les fenêtres.

„Tcharplitz marchant sur Wilna, dont il n'était plus qu'à vingt-huit verstes, envoya, le 9, la général Lastrin en avant. Celui-ci se rencontra avec le général Seslavin, partisan détaché par Koutousoff. Ils engagèrent contre l'ennemi un combat opiniâtre, dans lequel le feu meurtrier de nos canons sema de tant de morts le chemin d'Ostrabéma, qu'il se trouva encombré et obstrué par les hommes tués ou morts de froid et de faim, par les équipages brisés ou abandonnés, les canons démontés, les chevaux morts. Après notre arrivée à Wilna, trois jours suffirent à peine pour déblayer cette route.

„Tcharplitz entra le 10 à Wilna, que le maréchal Davoust défendit jusqu'à la dernière extrémité. Koutousoff y arriva bientôt après. Il me fit beaucoup de compliments, mais il me donna l'ordre de m'arrêter à Giezna, sur les frontières de la Lithuanie, chargeant en même temps Wittgenstein, quoiqu'il fût derrière moi, de marcher sur Tilsit, pour couper la retraite à Macdonald. Il disloqua en même temps mon armée, en mettant Sacken sous les ordres de Miloradowitch, en occupant Essen de manière à ce qu'il ne pût me rejoindre, et en distrayant de mon commandement différents corps en marche pour

me rejoindre. Cela, joint aux marches et aux combats, me réduisit à environ une division.

„Koutousoff me condamnait à l'inaction. Bientôt Alexandre arriva à Wilna. Il ne songeait qu'à activer la poursuite. Comme il ne me disait pas un mot de mes opérations antérieures, je lui demandai s'il y avait un point dont il fût mécontent. „Oh! non, me répondit-il, je suis content. Je sais que vous avez fait ce que vous avez pu faire. Seulement, je regrette que les ponts sur les marais de la route de Zembin n'aient pas été détruits.“ Je lui répondis que les marais glacés eussent offert aux Français un passage aussi commode que les ponts, et que moi-même j'y avais passé plus tard sans y perdre dix minutes. Je n'ajoutai rien de plus, pour ne pas donner un air de justification à une conversation qu'il tenait sur le ton de l'amitié.

„Cependant, las des intrigues de Koutousoff, dont la malveillance pour moi était notoire, je demandai à quitter mon commandement. L'Empereur n'y consentit pas. — Mais lorsque nous apprîmes vaguement que Macdonald, à Tilsit, avait passé sur le corps de Wittgenstein, Koutousoff se décida à me donner l'ordre de marcher contre Macdonald, et il mit Wittgenstein sous mes ordres. Je me remis en marche. Sur ma route, j'appris des habitants d'Insterburg que la garde impériale, lors de son passage, ne comptait plus que trois cents hommes.

„Sur ces entrefaites eut lieu la défection du général prussien York, et Macdonald, réduit à six mille hommes environ, se retira sur Dantzig, sans même s'arrêter à Königsberg. Alors Koutousoff m'écrivit que Wittgenstein cessait d'être sous mes ordres.

„Nous trouvâmes à la frontière de Prusse des commissaires chargés de nous fournir des subsistances et des moyens de transport. Ils me demandèrent le chiffre de mes troupes et la direction que je suivrais. Grâce à l'accord admirable des ordres de Koutousoff entre eux, et à la clarté de ses instructions,

je ne pus leur dire ni l'un ni l'autre exactement. On subvint régulièrement à nos besoins, et, s'il y eut des discussions entre nos commissaires et ceux des Prussiens, ce fut parce que les nôtres, habitués au désordre et au gaspillage, faisaient souvent des demandes au-delà des besoins. — Je fus frappé de l'ordre admirable de l'administration prussienne, et de la confiance mutuelle de la nation et du gouvernement. Le gouvernement ne demande rien qui ne soit nécessaire et équitable, et les particuliers font des déclarations sincères en réponse aux questions posées pour arriver à une juste répartition des charges. Cela, peut-être, n'existe au même degré nulle part ailleurs.

„Je veillai à ce que les habitants ne fussent pas vexés, et j'y réussis; on ne m'adressa qu'une seule plainte, mais elle était atroce. Deux Cosaques, pour obtenir d'un homme fort honnête et très âgé la révélation du lieu où il avait caché son trésor, qui peut-être n'existait pas, attachèrent ce malheureux tout nu à un arbre, par un froid de vingt-cinq degrés, et lui jetèrent de l'eau sur la tête goutte à goutte, pour qu'elle eût le temps de se glacer. On le trouva mort et couvert d'une couche de glace de l'épaisseur de plusieurs doigts. Je fis passer ces misérables devant un conseil de guerre, mais ayant bientôt après quitté l'armée, je n'ai plus entendu parler d'eux.

„Je ne veux pas, par cet exemple, ravalier le caractère national des Cosaques et les mettre au-dessous des autres troupes. Les peuplades des Cosaques sont celles qui conservent le mieux, vis-à-vis du gouvernement russe, un certain degré d'indépendance. Ils ne servent qu'à certaines conditions, auxquelles il serait dangereux de manquer à leur égard. Chaque Cosaque étant monté et équipé à ses propres frais, soigne son cheval comme son bien. Ils sont actifs et vigilants, d'une frugalité à l'épreuve, et supportent, ainsi que leurs chevaux, toute espèce de fatigue. Étant avec cela excellents cavaliers, ils forment une troupe légère comme il n'en existe dans aucun pays. Ils sont extrêmement dociles, d'un bon naturel, et ne

deviennent cruels que lorsqu'on les y encourage ou qu'on ne montre pas toute la sévérité nécessaire.

„D'ailleurs, en traversant la Volhinie, j'ai beaucoup entendu parler des cruautés exercées par nos ennemis. Il n'y avait que les Français et les Polonais auxquels on ne put adresser ce reproche: les Polonais, parce qu'ils avaient intérêt à ménager leurs compatriotes, et les Français, parce que la grande et longue habitude du pillage leur avait fait acquérir une telle sagacité et un tact si prompt pour reconnaître les endroits où les habitants pouvaient avoir caché leurs effets les plus précieux, qu'ils ne perdaient pas leur temps à extorquer des aveux. Ils se mettaient immédiatement à fouiller et parvenaient le plus souvent à découvrir le dépôt dans les champs, les jardins ou les murs des maisons. — Mais c'étaient, m'a-t-on dit, surtout les Saxons, durs et grossiers imitateurs de cette école nouvelle, qui mettaient souvent les propriétaires à la torture pour savoir où leur argent était caché. Le moyen qu'ils employaient de préférence était de leur mettre les mains entre les portes et le mur, du côté des gonds; en fermant ainsi la porte graduellement, ils leur mutilaient les doigts pour arracher des aveux.“

Arrivé à Elbing le 17 janvier, l'amiral reçut l'ordre de rétrograder sur Preussisch-Holland. Koutousoff jugeait à propos de ne pas le laisser trop avancer. Il remarqua, en entrant dans le grand-duché de Varsovie, un désordre dans l'administration qui contrastait avec ce qu'il avait vu en Prusse. Il fut chargé d'intercepter les communications entre Thorn et Posen, bloqua Thorn et s'empara des magasins de Bromberg. Mais bientôt, fatigué des intrigues de Koutousoff, il profita, pour quitter l'armée, du retour de Barclay de Tolly, qui désirait être employé. Alexandre refusait constamment de remplacer l'amiral: celui-ci écrivit donc à Koutousoff que sa santé ne lui permettait plus de rester à l'armée et qu'il en remettait le commandement à son chef d'état-major.

De retour à Pétersbourg, il offrit sa démission à l'Empereur, qui la refusa et lui accorda à la place un congé illimité, avec permission de voyager autant que bon lui semblerait. L'amiral quitta alors pour toujours son pays et habita successivement le midi et l'ouest de l'Europe, où il rédigea ses Mémoires. Il est mort à Paris le 10 septembre 1849.

